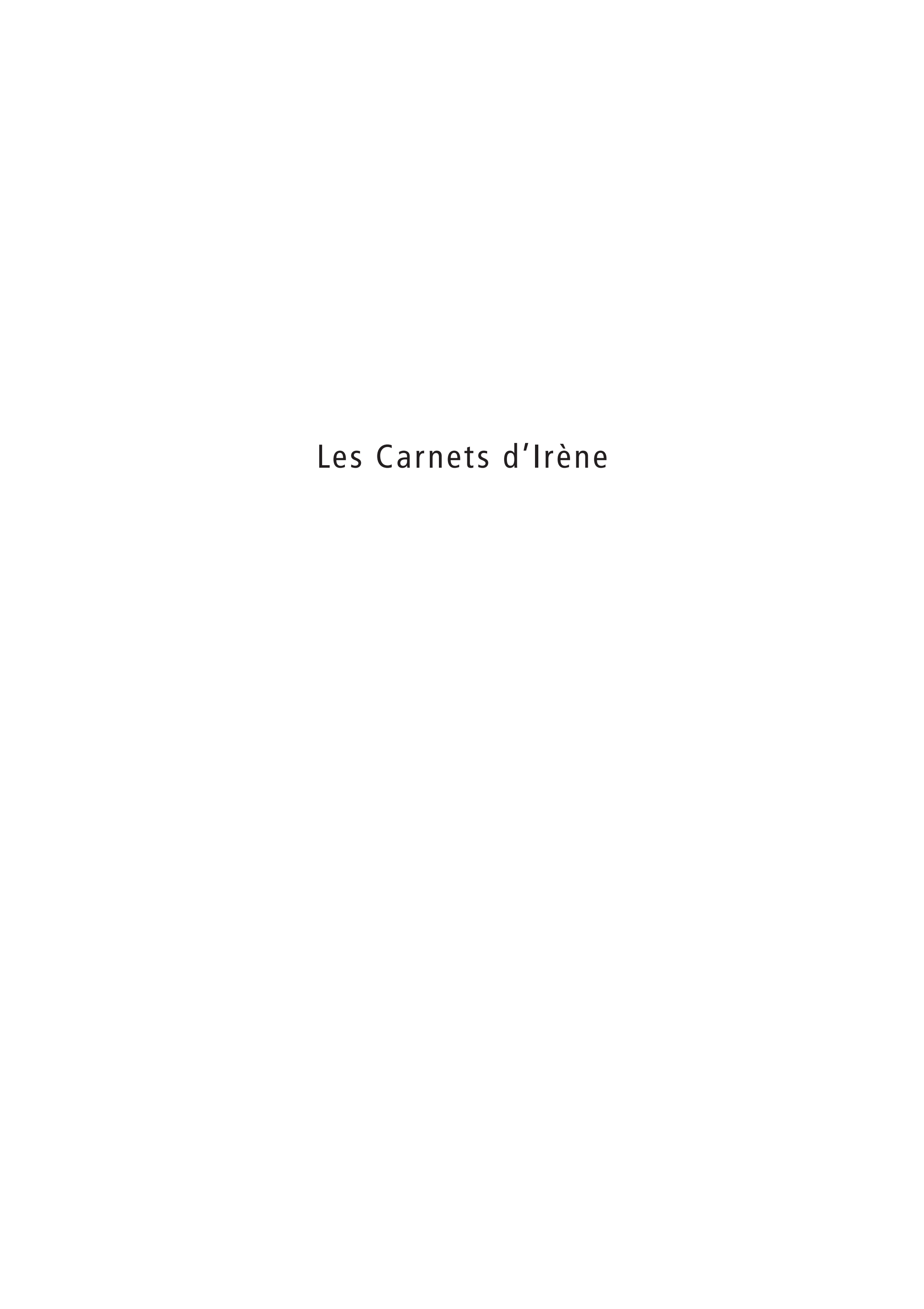
VOIX ACTIVES

RÉJANE PEIGNY – JOSIANE DE RIDDER

Les Carnets d'Irène

Paroles d'aides familiales





Les Carnets d’Irène

VOIX **ACTIVES**

Parce que le monde qui nous entoure bouge, vit, nous interpelle... Les *voix actives* nous donnent le mode d'emploi pour résoudre les petites ou grandes questions de la vie. Une collection pour toute la famille où chacun trouve son compte : des lectures pour nos chers petits – ou moins petits – aux « problèmes féminins », en passant par les soucis des ados...

À l'initiative du Fonds Social pour les Aides Familiales et Seniors avec le soutien de la Région Wallonne.

Les Carnets d'Irène
Josiane De Ridder et Réjane Peigny

COUVERTURE : APLANOS

MISE EN PAGES : ELP
IMPRIMERIE : GRENZ-ECHO, EUPEN

ISBN : 2-87415-411-3
DÉPÔT LÉGAL : D/2004/6840/41

JOSIANE DE RIDDER ET RÉJANE PEIGNY

Les Carnets d'Irène



_ Table des matières

Avant-propos

Cet ouvrage que nous vous proposons est le fruit d'une longue réflexion menée par les partenaires patronaux et syndicaux au sein du Fonds social pour les aides familiales et aides seniors.

Il s'inscrit dans une campagne plus globale de promotion de la profession d'aide familiale, décidée suite à plusieurs constats : le métier de l'aide familiale est méconnu tant par les jeunes devant choisir une profession que par le public susceptible d'avoir besoin d'une aide familiale. Les aides familiales aspirent à une meilleure connaissance et reconnaissance de leur métier. Peu de jeunes s'orientent spontanément vers les études menant à ce métier. Au terme de leurs études, les jeunes aides familiales s'orientent davantage vers l'institution (maisons de repos, crèches,...) plutôt que vers l'aide à domicile.

S'imposait donc la volonté de valoriser et faire connaître le métier à domicile, d'améliorer l'image des aides familiales auprès d'un large public, mais également auprès des aides familiales elles-mêmes.

Ce livre est ainsi l'expression des aides familiales elles-mêmes, travaillant tant en milieu urbain qu'en milieu rural. Il se fait l'écho de travailleurs motivés par leur profession, heureux d'en témoigner. Ils évoquent la richesse et la diversité de leur travail, leur fonction d'acteur de première ligne et de « plaque centrale » : celui qui est avec l'usager et complète certains manques.

Les pages qui suivent, sont – au travers d'une fiction– un regard, un témoignage, un plaidoyer pour une profession méconnue, pour un travail de l'ombre d'une richesse inouïe, au cœur même de la vie sociétaire, et restaurateur de liens sociaux indispensables dans une société en pleine évolution...

Vous lirez l'enthousiasme des aides familiales et vous comprendrez qu'un des atouts du travail à domicile est qu'il laisse du temps pour la rencontre et les relations.

La profession d'aide familiale à domicile est un métier à part entière.

► Jean Paschenko

Préface

Été 2003. Nous apprenons que le Fonds social pour les aides familiales et seniors prévoit de réaliser une campagne de revalorisation de la profession d'aide familiale. Il s'agit d'abord de nous informer sur ce métier : ses missions, ses bénéficiaires, ses prestataires, son histoire, et sur les raisons de cette revalorisation.

Entre novembre et décembre 2003, cinq journées – de beaucoup de parole et d'un peu d'écriture, riches, étonnantes, détendues, profondément humaines – nous permettent de rencontrer une cinquantaine d'aides familiales, de prendre le pouls de cette profession et ce en différents lieux de la Communauté française.

Une réalité très diversifiée

Les aides familiales sont un des maillons de la chaîne de l'aide à domicile. Leur métier revêt des réalités très différentes selon qu'elles travaillent en plein cœur de Bruxelles ou à La Louvière, dans la

campagne proche de Verviers ou de Beauvechain ; selon qu'elles prestent un temps plein ou un mi-temps ; pour le service X ou pour le service Y. Différentes aussi par les personnes qu'elles aident : des vieilles personnes à qui l'on permet de vivre chez elles, des familles et des jeunes en difficultés sociales, médicales, scolaires ou psychologiques… Différentes par les tâches à accomplir, si nombreuses, dans les domaines de l'hygiène, de la santé, de l'éducation, de l'administration… Différentes selon leur personnalité, leur formation, selon qu'elles l'ont choisi, ce métier, par vocation ou pour éviter le chômage… Différentes, enfin, selon le regard qu'elles posent dessus aujourd'hui, fatiguées et stressées ou demain, fraîches et reposées…

Au sein de cette grande diversité, se détachait néanmoins une ligne éditoriale assez claire : « Vous devez nous aider à ce que l'on reconnaisse notre profession dans toutes ses dimensions ! Elle est aujourd'hui devenue indispensable. Nous sommes formées pour répondre à de nombreux besoins, et pas seulement au niveau du nettoyage. Nous refusons d'être considérées comme de la main-d'œuvre à bon marché, de travailler comme des machines ou pour des ingrats. Qui sait qui nous sommes, de quoi nous sommes capables ? Ceux qui ont besoin de nous. Se battre pour le respect de notre profession, c'est se battre pour le respect en général, celui de toute personne… »

La plupart des aides familiales que nous avons écoutées défendent au quotidien des valeurs humanistes qui nous ont profondément touchées, et souffrent des regards trop souvent réducteurs, voire irrespectueux que l'on porte sur elles, pour cause bien souvent de manque d'information.

Reste alors à rendre compte de tout cela. Reste, pour nous, à écrire ce livre.

« Les Carnets d'Irène », ou le choix de la fiction

Il existe déjà des dépliants et des brochures qui présentent un service ou qui expliquent l'un ou l'autre aspect de la profession par l'exposé, le discours, la description et parfois le témoignage (voir bibliographie en fin d'ouvrage.) Après les avoir lus, nous sommes confortées dans notre choix initial : il faudrait plonger le lecteur dans le monde de l'aide familiale, lui faire vivre ces situations, lui permettre de s'identifier, de changer de peau, lui faire ressentir les choses tantôt du point de vue du bénéficiaire, tantôt de celui de l'aide familiale, pour qu'il se sache concerné, car nous le sommes – l'avons été ou le serons – tous.

Nous allons vous raconter une histoire. Une histoire qui en rassemblera plein, qui se doit d'être ordinaire, précise et réaliste, tout en reflétant la diversité et en respectant la nuance.

Ça pourrait commencer par « Il était une fois, Irène, une dame qui, depuis toujours, écrit sa vie dans ses carnets. Or, un jour, elle se fait opérer à la hanche… » et ça raconterait l'histoire de son retour à domicile et de « ses » aides familiales…

Irène, Marie, Hammadi, Françoise, Josette, Didier, etc. sont les personnages nés de nos rencontres, de nos débats et de nos réflexions. Aides familiales et bénéficiaires, de caractères, d'origines et d'âges différents, nous les avons placés dans une situation assez courante, et avons imaginé comment ils réagiraient.

Tous auraient pu avoir existé. Ils s'expriment la plupart du temps à travers des paroles saisies au vol lors de nos rencontres préparatoires. Nous pourrions en imaginer plus. Mais notre but est d'écrire une histoire accessible, pas d'être exhaustives ni de présenter l'aide familiale idéale.

Parmi eux, nous avons choisi de parler d'un aide familial homme et africain. Il est vrai que ce n'est pas très courant. Néanmoins, nous en avons rencontré un. Ce n'est évidemment pas de lui que nous parlons mais ses réflexions, ses regards, ses attitudes nous semblaient vraiment dignes d'intérêt. Inventer Hammadi nous a permis d'aborder beaucoup de questions.

De la même manière, nous avons inséré, au milieu de ce récit réaliste, des passages plus symboliques. Cela nous semble tout à fait nécessaire pour prendre quelque recul.

Enfin, nous ne pouvions, sous le prétexte qu'un de nos objectifs était de valoriser la profession, garder sous silence certaines situations problématiques dont il fut longuement débattu lors de nos rencontres préparatoires.

Un exemple : certains de nos personnages semblent avoir des difficultés à poser et/ou à accepter les/leurs limites. Notre volonté étant de parler sans hypocrisie, il ne pouvait être question ici d'ignorer ce type de comportement. Néanmoins, il ne s'agit pas de dénoncer, de plaindre ou de juger – notre rôle ne consistant pas à apporter des réponses, et laissant aux formations professionnelles le soin de formuler les limites et de préciser le code de déontologie de la profession.

Notre espoir est maintenant que ce récit soit au plus près des paroles que nous avons récoltées. Qu'il éveille votre curiosité, qu'il vous donne des pistes pour vous façonner votre propre opinion, en meilleure connaissance de cause. Qu'il attire tout simplement l'attention de tous sur l'aspect humain de ce métier.

Il nous reste à vous souhaiter une lecture instructive et néanmoins agréable. Par moments peut-être songerez-vous à Cendrillon ? C'est vrai que les fées ne sont pas très loin.

▸ JOSIANE DE RIDDER ET RÉJANE PEIGNY
LES AUTEURES
MARS 2004



Remerciements
Nous souhaitons remercier Luc Pire de nous avoir confié ce travail, le Fonds social pour les Aides Familiales et Seniors pour leur initiative et leur attention, les personnes qui nous ont aidées de leurs lectures attentives, dont Éliane Rorive et Karin Rondia, et enfin les Aides Familiales : celles qui se sont prêtées au jeu avec courage et générosité, et toutes celles qui travaillent chaque jour à notre mieux-être, à tous…

Les Carnets d'Irène

La mer en mai

On m'aurait dit, il y a un an de cela, que j'en serais là aujourd'hui : je ne l'aurais pas cru. On change pas à pas. Sans recul, on ne s'en rend pas compte.

Je viens de m'installer à Coq sur mer. Un hôtel sur la digue. C'est la première fois que je me paie trois semaines de vacances. Avec Victor, on y venait parfois, mais pour la journée. Il y a si longtemps, déjà.

Didier m'a dit :

« Mais enfin, Maman, tu es devenue complètement folle. Tu vas dépenser tout cet argent et tu n'es même pas certaine d'avoir du beau temps. »

« Il fait souvent beau, en mai, me suis-je contentée de lui répondre. Pourras-tu nourrir Petitchat ? »

Long silence. Il a enfin répondu :

« Je vais le faire, maman. Non pas que je m'en sente obligé. Mais je peux le faire, alors, je trouve ça normal. »

Mon fils est aussi dur que je l'ai été. Il y a peu, j'aurais pensé que c'était une chance. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il est plus vieux que moi.

Ce qu'il ne sait pas, c'est que je suis venue pour écrire. On m'a demandé de témoigner sur ma vie professionnelle et j'ai accepté. Je dois d'abord faire le point. Et puis écrire.

Depuis la fin de la guerre, je tiens des cahiers. Une sorte de journal, que j'alimente de manière irrégulière, quand quelque chose me tourmente ou me ravit. J'y conserve aussi des photos, des collages et des articles, des poèmes, des recettes, des cartes postales, des dessins de mon petit-fils, des idées, des listes. Et donc beaucoup de réflexions sur mon travail.

Je les ai tous emportés. J'en ai 107. Je les ai numérotés au fur et à mesure. Cela m'a fait une valise de plus. Heureusement, Josette m'a conduite en voiture.

Les carnets

Me voici installée à ma table, dans ma chambre, face à la grande fenêtre avec vue sur mer. Didier avait raison : il ne fait pas beau. Peu m'importe.

Après le petit-déjeuner, j'ai ouvert LA valise. Ils étaient beaux, mes carnets, alignés les uns contre les autres. Ma main s'est attardée sur la couverture usée d'un cahier rose. Je l'ai ouvert.

28 novembre 1984

L'affaire Grégory, l'affaire Grégory. Ça fait un mois qu'on ne parle que de ça ! Moi, j'en vois tous les jours des cas horribles. Un vieux monsieur, une

histoire sordide de maltraitance familiale. Il a des poux, on l'enferme, privé de visites et de sorties, il n'a pas de sous pour se soigner, à peine de quoi se nourrir. Qui en parle ? N'est-ce pas assez spectaculaire ? Comme il ne se plaint pas, c'est délicat…

8 mars 1985
Un nouveau service vient de s'ouvrir sur notre territoire. Je suis allée à la journée portes ouvertes. Ils y ont dit qu'il y a du travail pour tout le monde. Moi, ça me fait peur… C'est un centre de coordination. Ils ont des infirmières, des kinés, des aides ménagères, des gardes-malades, des puéricultrices et même des ouvriers qui vont à domicile. « C'est formidable, m'a dit Jacqueline, qui a postulé. Un vrai travail d'équipe, avec réunions hebdomadaires, formations régulières, un lieu d'écoute. » Peut-on y croire ? Il y a quelques années, le ministre a créé un nouveau métier : les aides ménagères. Pour diminuer le chômage ! Résultat, elles prennent une partie de notre travail, alors on prend une partie de celui des infirmières, qui ne sont pas d'accord pour qu'on fasse des toilettes, et cetera. Faut pas qu'on se laisse faire. Mais comment ?

J'ai du mal à me reconnaître. Vingt ans se sont écoulés, depuis ce temps où j'étais prête à partir en guerre. J'ai beaucoup changé. Quand cela a-t-il commencé ? Et qu'est-ce qui a changé en moi ? Car, enfin, j'habite au même endroit depuis trente-trois ans. Mes deux enfants sont partis vivre leur vie. Ma pension est toujours aussi maigre. Avec l'âge, j'y ai plutôt perdu : je dors de moins en moins, ma vue baisse…

Or, ma vie me semble de plus en plus belle.

Mes cahiers pour guide, je vais tenter de remettre les choses dans l'ordre. Il faut que je trouve une porte d'entrée, un fil sur lequel tirer. Toute histoire doit bien avoir un début.

Un début

Pas encore écrit une seule ligne. J'ai relu mes cahiers toute la journée. Je ne pourrais même pas dire le temps qu'il a fait et j'en ai oublié de manger.

C'est incroyable comme j'ai vécu : forte et pleine de certitudes. Il y a un passage qui résume si bien ma vie passée :

1er janvier 1985

Le potager à entretenir et le ménage à tenir ; les courses, toujours courir ; la lessive : tremper, laver, rincer, sécher, repasser, ranger et recommencer ; le chocolat chaud du goûter et le rôti du dimanche, tous les dimanches ; les jeux de société parce qu'il pleut et que la promenade est impossible ; le trottoir à balayer et les chaussettes à trier par paires ; les confitures et les gelées : coings, fruits rouges, rhubarbe ; le tricot, les cartes de vœux ou les albums photos, le soir, alors que les autres regardent le film à la télé ; les cours de piano de Didier, les cheveux de Josette à démêler, nettoyer la cage du canari ; les demandes de remboursement à rentrer à la mutuelle, les factures à payer ; les trajets jusqu'à l'école et les réunions de parents. J'ai toujours été très active. Attentive au bien-être de mon mari, à l'éducation de mes enfants et ma maison est bien tenue. Je travaille à l'extérieur. J'y fais les mêmes choses que chez moi : courses, repas, nettoyage, les devoirs des enfants, les papiers à classer, les rendez-vous chez le médecin. Je suis en quelque sorte mère d'une famille très nombreuse. Je suis aide familiale et fière de l'être. Je cours, comme nombre de femmes, et j'accomplis mon devoir du mieux de mes possibilités. Je ne me vante pas, je constate.
Jamais une plainte, toujours fiable.
C'est ma fierté, ma réussite.

Ça, c'est Irène « avant »… Avant quoi ?

L'an dernier, je me suis cassé le col du fémur. J'en avais rencontré, des vieilles dames immobilisées dans leur fauteuil. Je trouvais cela banal. Sans pour autant imaginer que cela puisse m'arriver.

Ça pourrait être ça, le début de mon histoire. Ça tient, non ? Ça pourrait aussi avoir commencé auparavant. À la mort de Victor. Ou :

1er juillet 1976

Voilà. Didier a quitté le nid. Il s'installe avec Aurélie. Pas de mariage. Ils vont d'abord vivre ensemble. C'est à la mode aujourd'hui.
Me voici déchargée d'une lourde responsabilité. Pourtant, je ne me sens pas plus légère.

10 octobre 1961

Ce matin, j'ai sauvé un enfant. Sans moi, sa mère l'aurait noyé dans son bain. Plus jamais je ne douterai de mon travail !

21 avril 1974

Ce pervers a essayé de me tripoter. Il est arrivé par-derrière, m'a attrapé les seins, s'est collé contre moi. Je lui ai retourné une claque. C'est bien la première fois que je frappe un bénéficiaire. Il s'est mis à pleurer : je ne le ferai plus jamais, a-t-il dit.

1er mai 2001

Premier jour sans travail. Premier jour à la retraite. Je tourne en rond. Au secours !
Que vais-je faire sans mes bénéficiaires ? Et mes collègues ? Faut que je me ressaisisse, que je m'active.

Ces moments se sont enchaînés pour m'amener dans cette coquette chambre d'hôtel, face à la plage où quelques courageux affrontent une tempête naissante. Les jours qui ont marqué ma vie sont nombreux. Ils pourraient tous être le début de mon histoire.

Je choisis néanmoins l'hôpital. Ce jour où, moi, Irène, je suis devenue la vieille dans le fauteuil.

Noircir des pages et des pages, pour survivre

Le 5 décembre 2001

J'émerge enfin. Pas du tout aimé la sensation au réveil, la langue pâteuse, les paupières lourdes, la douleur dans la hanche et dans les jambes. Tout me semble irréel, comme fabriqué en plastique, même les gens.
Le docteur V., un jeune interne, est venu me voir. L'opération s'est bien déroulée, la prothèse est bien en place. Il souriait ! Il imaginait peut-être que ça me faisait plaisir. Trop jeune pour comprendre. Un kiné viendra dès demain pour me rééduquer. Re-sourire. Je n'ai rien dit. J'ai juste demandé quel jour on était et pourquoi le professeur n'était pas encore venu. Sourire…

Le 6 décembre 2001

Le kiné est passé vers dix heures. Il parle avec une voix haute et très douce, pas toujours bien articulée, il est malentendant. Il s'appelle Guillaume. Il m'a emmenée faire un tour dans le couloir. Cela m'a fait bizarre de poser mon pied gauche à terre. La prothèse allait-elle tenir ? Guillaume me soutenait et m'encourageait. Il est sympa ce garçon. Et ça a tenu.

La nuit…

Je suis soumise à un horaire que je n'ai pas décidé.
Obligée d'appeler pour faire pipi. Incapable de ranger mes petites affaires. Obligée de manger du pain blanc sans goût avec de la margarine. Allongée là où l'on m'a posée, loin de mon mouchoir, de mes papiers, de mes photos. Pour la première fois de ma vie entière : dépendante, inactive. Seul exutoire : la plume.

Le 7 décembre 2001

Vraiment beaucoup trop jeune, ce docteur V. Il doit toujours en référer au chirurgien ou consulter ses gros livres. Il vient de m'annoncer que je resterais à l'hôpital pour Noël. « Il vaut mieux être prudent. Seule chez vous ? Vous rêvez, vous ne vivriez guère longtemps ! » a-t-il dit. J'ai exigé de voir le professeur N. Mais a-t-il transmis le message ?
Quant aux infirmières, elles ne m'aiment pas. Je vois bien leur petit manège. Elles me servent en dernier, aussi reçois-je toujours la soupe froide. Elles ne plient pas mon linge correctement. Elles viennent faire mes soins juste quand je m'assoupis, moi qui passe de si mauvaises nuits. Et hop une piqûre d'héparine dans le ventre. Je déteste. Ça fait des bleus. « C'est désagréable a reconnu l'une d'elles, une blonde décolorée, mais vous préférez une embolie ou une phlébite ? » « Il faut boire, c'est bon pour ce que vous avez », ordonne une autre, plus vieille et plus sombre. Résultat : je dois tout le temps demander la panne. Et je suis constipée, mon ventre qui est déjà tout bleu devient de plus en plus dur. « C'est normal, c'est parce que vous ne pouvez pas bouger », m'a dit la blonde (je déteste cette couleur !). Pourtant, ceux dont je me suis occupée et qui étaient dans ce genre de situation ne se plaignaient pas de ça. Question de pudeur ou quoi ?

La nuit…

Je risque donc la mort, seule, chez moi, c'est bien cela qu'il a dit le docteur V. ? Et bien, je me laisse mourir, alors…

Je n'ai plus parlé. Je refusais tout. Cela me paraissait plus facile que de continuer à vivre comme un légume. Immobile, dépendante, diminuée : impossible !

J'avais du mal à me supporter. Noircir mes carnets, y déployer ma rage me permettait de tenir le coup et de ne pas vouloir m'en prendre à l'un ou l'autre physiquement.

Le 8 décembre 2001

On m'a envoyé un psychiatre. « Déprime, il a dit, tout à fait normal en ces circonstances. »
Je ne suis pas déprimée. Je ne sais que faire de la force de mon caractère et de l'énergie de ce corps soudain retenu prisonnier, ce n'est pas pareil. Et puis, j'ai mal. De cela non plus je n'ai pas l'habitude. Ni l'envie d'en parler. Je suis mal dans cette peau de vieille, avec une hanche en fer. Me laisser aller, rouiller. Les vieux comprendront. Les autres n'ont qu'à attendre un peu.

Résolue, j'ai tenu six jours. À ruminer et à écrire. Même Guillaume n'est pas parvenu à me faire bouger. Jusqu'à ce que le professeur N., le chirurgien qui m'avait opérée, vienne enfin me voir. Il est entré, suivi de la blonde décolorée et du docteur V., et m'a adressé la parole. Et je lui ai répondu, avec le plus grand naturel. Les deux autres me regardaient ébahis. Non seulement je parlais, mais je disais au professeur combien je me sentais bien. J'ai évoqué les fêtes de fin d'année, une esquisse de larme au coin des yeux. Il a discuté quelques minutes avec le jeune médecin, a consulté mon dossier et, en jetant un œil sur un calendrier m'a dit : « Pour Noël, on est quand même mieux chez soi, n'est ce pas ? »

Je jubilais. Non pas à l'idée d'être seule chez moi. Non, je savourais ma victoire.

Le professeur s'est tourné vers les deux autres : « Il faut bien organiser son retour. » Puis vers moi : « Vous vivez seule ? »

« Oui, mais j'ai l'habitude. Ça ira », lui ai-je dit.

« Vous avez l'air bien sûre de vous ?, a-t-il souri. Je ne vous laisserai rentrer que lorsque je serai certain que vous pouvez marcher avec la tribune. »

« Ne vous inquiétez pas. J'y arriverai. Guillaume va m'aider. Une fois chez moi, je suis certaine que ça ira très bien. Je me connais. »

« Je vois que vous avez le moral. Vous prendrez bien vos médicaments et vous devrez marcher tous les jours. Le reste devrait suivre. »

Le professeur N. remua l'index à la manière d'une institutrice : « Mais pas de bêtise hein ? Vous n'avez plus vingt ans. Je reviendrai vous voir avant votre sortie, pour être certain que tout va bien. »

En quittant la chambre, il a remis une enveloppe au docteur V. : « Désolé, vieux. Voilà le planning des gardes… »

Colère

C'est le docteur V. qui s'est occupé de ma sortie : « Vous devrez avoir des soins infirmiers. Et de la kinésithérapie aussi. »

« Le professeur N. n'a pas dit ça ! », l'ai-je interrompu.

« Ce n'est pas le professeur qui s'occupe de votre retour à domicile », a-t-il répondu sèchement.

« Justement, je ne comprends pas… »

« Il n'a pas le temps, Madame. » Il soupira. « Vous rentrez chez vous pour Noël. C'est ce que vous vouliez, non ? Bon. Attention au régime, hein ? Je vous répète : fini, le beurre ! Vous compre… »

« Ça va ! C'est le col du fémur qui a flanché, pas la tête. »

« Je vous envoie l'assistante sociale. Elle vous expliquera tout. » Et il est sorti en secouant la tête.

Le 17 décembre 2001

Guillaume passe deux fois par jour. Je m'habitue peu à peu à marcher avec cette tribune. Au début, j'avançais les bras et pas les jambes. Du coup, je me retrouvais avec les fesses en arrière, bloquée en total déséquilibre. On a bien ri.

Josette vient de partir. Elle m'a dit que Petitchat allait bien. Il ronronne comme un fou dès qu'elle passe la porte. Je regarde le bouquet de tulipes qu'elle m'a apporté. Elle est gentille, ma fille, mais je n'ai jamais aimé les tulipes mauves. Enfin. Elle ne changera plus.

J'avais profité de la présence de Josette pour la questionner. Elle a une grande culture générale. J'avais entendu deux infirmières parler de moi. L'une avait dit : « Ah, oui, Tatie Danielle ! » Et elles avaient beaucoup ri.

« C'est l'héroïne d'un chouette film français », m'a répondu Josette, spontanément. Puis, après avoir ravalé son sourire : « Bon, la Tatie, elle est un peu… Oh, tu n'as qu'à regarder. Il devrait passer à la télé. Moi, j'ai bien ri. »

Bref, tout cela pour dire que l'assistante sociale de l'hôpital devait avoir entendu que l'on me surnommait ainsi.

Le 18 décembre 2001

L'assistante sociale a passé la tête par la porte vers deux heures. Encore une jeunette. Plutôt du genre timide. Elle est entrée en affichant un sourire niais. J'ai détourné le regard. Elle voulait visiblement installer un climat favorable : elle m'a remerciée car mon accord pour quitter l'hôpital résolvait les problèmes de planning. « Cette fin d'année est particulièrement chargée. »

J'ai compris que le professeur N., qui m'avait promis de repasser, devait être en train de skier. Mais je n'avais pas du tout envie d'entendre cela.

La pauvre fille a trébuché. Elle a rougi. Quelques gouttes de sueur perlaient sur sa lèvre supérieure. Elle a mis de l'ordre dans des feuilles qu'elle a commencé à lire : « 1 : Est-on certaine de se sentir capable de rentrer chez soi ? » Elle regardait sa feuille, le crayon prêt à noter mes réponses. Je n'ai pas répondu. Elle a répété la question, plus fort.

« On n'est pas sourde ! Oui », ai-je répondu sèchement.

Elle a fait l'effort de me vouvoyer et moi de lâcher quelques oui et quelques non, laconiques. Puis, elle s'est mise à compter les croix qu'elle avait tracées sur son papier.

« Vous ne devez pas en savoir plus ?, me suis-je étonnée. Ce que je faisais, ce que… »

« Oh non, je n'entre pas dans les détails. Je calcule à quoi vous avez droit, me répondit-elle, recomptant ses croix. C'est très bien ! Vous avez droit à des soins infirmiers, de la kinésithérapie et une aide familiale. Il n'y a pas de doute. Au moins durant les six premières semaines. »

Elle m'annonçait cela comme si j'avais gagné au Lotto.

Un sourire innocent aux lèvres, je lui ai demandé de m'expliquer de quoi il s'agissait.

Elle me fit les louanges des infirmières à domicile (toilettes médicales, piqûres, pansements et autres soins, médicaments, conseils…), puis du kiné (qui allait m'aider à retrouver en deux temps trois mouvements ma mobilité), puis la petite chanson, qu'elle avait très bien apprise d'ailleurs, sur les aides familiales (acteur de première ligne, dans les sphères sociale, sanitaire, éducative et ménagère, en réseau, etc.) Mes mains tremblaient. Il n'aurait pas fallu que l'on mesure ma tension à ce moment-là. J'ai respiré profondément : « Et qu'est-ce qu'elles font exactement, les aides familiales ? »

Elle a à nouveau rougi, puis elle a bredouillé : « Mais, tout ce que vous voudrez. Elles sont gentilles, vous verrez. Elles font… Je ne sais pas moi. Nettoyer ? »

J'avais envie de lui crier au visage : « Vous ne savez même pas de quoi vous parlez. »

« Elle fera tout ce que vous voudrez. Je ne sais pas moi. Nettoyer… Je ne sais pas moi… » Ces paroles résonnèrent dans ma tête jusqu'au lendemain matin. C'était plus fort que moi. J'étais dans une de ces colères. Ce n'était pas la première. Des colères, j'en ai piqué quelques-unes durant ma carrière.

Le 15 avril 1994

Jour de colère.
Rouge, je vois rouge.
Rage, ras le bol, marre de ces remarques, de cette ignorance.
Dire, tremblante, la vérité, les vérités.
À tous, je dis, dans la nuit rouge de ma colère, qu'aide familiale est le plus beau métier du monde, simple mais aussi complet et généreux, nécessaire.
Ce métier, c'est comme le souffle du vent tiède un soir d'été. Il allège l'atmosphère, caresse les peaux dénudées, remue les odeurs du soleil, chasse les herbes sèches. On le remarque à peine. Pourtant sans lui, l'été perdrait de sa saveur. Et qui le critique, qui dit qu'il n'est pas à sa place ? Qui oserait ?
Non, mais…

Je dis :
Je m'appelle Irène, je suis AIDE FAMILIALE
DANS L'ÂME,
JUSQU'À LA MORT
ET FIÈRE DE L'ÊTRE.
J'ai dû me battre pour le devenir
Puis pour le rester.
C'est ma vocation.
Je donne ma vie à ce métier
Et je voudrais qu'une fois pour toutes, on le RESPECTE,
qu'on ME respecte, qu'on NOUS respecte…

C'est Marcelle qui m'avait conseillé de tenir un journal (je vous la présenterai bientôt, Marcelle) : « Tu verras, ça fait du bien. Et après, quand tu te reliras, tu t'étonneras. »

Le soleil se couche et ses lumières orangées, presque rouges, glissent entre les nuages. La mer se trouble, mes yeux aussi. J'ai écrit tout le jour.

Demain matin, il fera beau. Je sortirai.


Nettoyer, purifier, aspirer tout
protéger
entendre
papoter
qui donc?
qui
peuT...
faire
L'entretien du linge
LA Lessive
VAISSELLE
la cuisine
LE GRAND NETTOYAGE
LES BOUTIQUES POUSSIERES
préparer Le café
Obtenir un rendez-vous
ACCOMPAGNER
Parler
distinguer l'accessoire de l'essentiel.
AU Supermarché
Confitures
faire
briller
la LECTURE
les provisions
Le Dîner
écouter
les besoins
Vérifier
écouter
CHANTER
rire
rendre visite
agir vite et mieux.
le ménage
faire attention
soulager
se poser les bonnes questions
Faire sourire
décider
Bien gérer
Bien suivre
porter
changer
coucher
le BB
atténuer la douleur
entretenir l'espoir
Mettre
Les Bigoudi
-LA table
téléphoner
Ecouter
pleurer
aller au cinéma
AU LIT
respecter
compter
avoir confiance
s'occuper
Des PLANTES EN POTS
AIDER À...
aimer
respecter
caresser
COUPER les CHEVEUX
être accessible
s'engager
éduquer
Former
conseiller
CUEILLIR
Les fruits
ET
LES LÉGUMES
DU JARDIN
habiller
Déshabiller
SE SOUVENIR
Des pièges à éviter
lire
endormir
cultiver la joie.
LAVER
Sécher le LINGE
CRÉER ET PARTAGER
Rire
repasser et Ranger
créer du Bien-être
évacuer LA POUBELLE
Donner
le bain
une nouvelle vie

Marie Poppins

Le 19 décembre 2001

Marie m'a prise de vitesse. Elle a sauté dans la brèche ouverte en moi par la colère, avant que la méfiance n'ait pu cadenasser ses barrières. Elle a imposé le ton à la conversation : détendu, naturel. Je me suis surprise à l'écouter avec plaisir.

Marie est arrivée dans ma chambre à neuf heures. Elle m'a tendu la main avec énergie : « Madame G., je suis Marie P., l'assistante sociale du service de coordination X. L'assistante sociale de l'hôpital m'a contactée hier pour que j'organise votre retour chez vous. Comment vous sentez-vous ? »

Je l'ai aimée de suite. Elle se préoccupa de moi. Sa voix était chaude. Ses paroles faisaient gonfler une boule dans le fond de ma gorge. Je n'avais plus ressenti cela depuis… Je ne savais plus.

« Nous allons voir de quelle aide vous aurez besoin une fois rentrée. »

Ma voix chevrota : « Je n'ai jamais eu besoin d'aide, de personne ! »

« Vous êtes forte, ça se voit, c'est bien. Vous vous remettrez vite », m'a-t-elle assuré, et elle m'a expliqué le fonctionnement des interventions à domicile proposées par son service : qui, quoi, quand, comment, le prix…

« Ce ne seront pas forcément les mêmes personnes qui viendront chaque fois. », a-t-elle ajouté. Avec les congés, les maladies et les départs, les changements sont inévitables. Mais on essaiera de vous prévenir. Au début, l'infirmière passera matin et soir. Toilette, piqûre, surveiller la tension, la prise de médicaments… Le kiné : une fois par jour. Il faut que vous retrouviez vos jambes. L'aide familiale pourrait… Mais qu'est-ce que vous avez ? J'ai dit quelque chose de travers ? Ça ne va pas ? »

Elle s'est assise sur le rebord du lit, a pris ma main dans la sienne. J'ai fondu en larmes.

Je ne l'avais pas vue venir, cette vague si soudaine, si forte, probablement, des pleurs que je ne versais plus depuis longtemps. J'étais honteuse. Les larmes n'arrêtaient plus de couler alors que je tentais d'articuler : « Je ne veux rien. Je ne veux rien… » Je ne sais plus ce que Marie m'a dit, mais je me rappelle que c'était bon.

Elle a pris le temps. Elle m'a tendu un mouchoir, m'a soutenu les épaules pour qu'elles arrêtent de trembler : « Allons, Madame. Prenons les choses une à une. » Elle parlait doucement mais avec fermeté : « Vous allez avoir besoin d'un petit coup de main. Non ? Nous allons vous aider. Au début en tout cas. Dites-moi ce que vous attendez de l'aide familiale. Les courses ? Les démarches à la mutuelle ? La lessive ? Le repassage ? Un peu de cuisine ? Et puis un peu de présence, hein ? »

Elle se tut, attentive à ma réponse. Et c'est sorti comme saute un bouchon : « L'autre, elle ne sait même pas ce que c'est ! »

« L'autre ? L'autre quoi ? »

« L'autre assistante sociale, celle de cet hôpital. Eh bien, elle ne sait même pas ce que c'est qu'une aide familiale. Vous savez ce qu'elle m'a dit ? Oh ! Elle fera ce que vous voudrez : nettoyer ! Elle ne sait même pas que je l'ai été. C'est qu'elle n'a pas lu mon dossier. C'est à cause de gens comme ça que, nous, les aides familiales, sommes tellement déconsidérées. Pourquoi les bénéficiaires ne nous traiteraient-ils pas comme des reloqueteuses, si c'est comme ça qu'elles nous présentent ? Elle ne connaît pas son métier. »

« Elle ne l'a pas trop mal fait, son boulot, dit Marie, très calme. Je suis là, demain vous rentrez chez vous et tout sera arrangé. » Sa douceur calmait mes larmes. « Bien sûr, les bénéficiaires ne voient pas les choses de la même façon. C'est normal, soupira-t-elle. Mais vous êtes dure, vous… »

Était-ce un compliment ou un reproche ? Je n'en sais toujours rien. Par contre, ce que j'ai compris depuis (fort tard !) c'est que je l'avais

sévèrement jugée, l'autre assistante sociale. Je m'étais comportée avec elle comme les gens que je ne me privais pas de critiquer. La seule chose que j'ai pleinement réalisée, alors, c'est que la vielle dame dans le fauteuil, cette fois, c'était bien moi.

Marie a enchaîné : « Ça doit plutôt vous desservir d'avoir été aide familiale, non ? Intellectuellement, vous savez ce que cela représente de rentrer chez soi après une opération. Mais ça doit vous changer, vous dont le rôle a toujours été d'aider ? »

Elle retroussa son nez, dans un sourire final :

« Ce n'est pas toujours facile d'accepter de recevoir, n'est-ce pas ? »

« Vous me faites penser à Mary Poppins. Avec vous, tout semble plus facile. »

Elle se mit à chanter : « Supercalifragilisti… J'ai des pouvoirs. La preuve ? Vous souriez. Alors ? Pour l'aide familiale ? »

Je haussai les épaules.

« Bon. On va prévoir des interventions courtes, reprit-elle, mais régulières. Avec de temps en temps un passage plus long. L'aide familiale pourrait venir tous les jours un peu avant midi pour préparer les repas. On allongerait ce temps deux fois par semaine. Un jour, elle arriverait plus tôt, vers neuf heures, un autre, elle resterait jusque seize heures, pour s'occuper des courses, de la pharmacie, des démarches de toutes sortes et de l'entretien général de la maison. Il faudra bien ça, d'après ce que vous m'avez dit. Votre maison est grande. Mais est-elle de plain-pied ? »

« Oui, oui », dis-je, alors que quelques larmes roulaient encore sur mes vieilles joues. Cette fois, je pleurais de soulagement.

« Parfait ! Ça facilite les choses, pas besoin de louer un lit. Ça va très bien se passer. »

Le 19 décembre 2001 (suite)
Je suis gênée d'avoir tant pleuré devant Marie. Je déteste faire preuve de faiblesse. Cela ne m'arrivait jamais, avant.
Heureusement, on dirait que la vague est passée. Faudra que je m'excuse. Je demanderai à l'aide familiale de lui acheter quelques chocolats.

Françoise

Le thermomètre marque 23°. Je me suis installée sur la terrasse de l'hôtel, à l'abri du vent. D'ici, je vois tout : la mer, le ciel dégagé, les mouettes. Il y a du soleil, et donc du monde. J'ai pris mes carnets 104 et 105. Ceux de mon retour à la maison, il y a à peine cinq mois.

Josette avait réussi à se libérer quelques heures de son travail pour me reconduire chez moi. Petitchat est tout de suite venu se frotter à ses jambes en ronronnant, ignorant mes appels. Sans doute me boudait-il.

Mon fauteuil m'attendait. À peine Josette m'y avait-elle installée, que mon matou m'approcha, enfin. Il renifla mes chaussures puis se détourna. Pendant ce temps, en deux temps trois mouvements, Josette a ouvert les tentures, remonté les radiateurs, vidé la voiture, fait couler un café et disposé un bouquet de tulipes, rouges cette fois, sur la table basse, près de moi. « Pour fêter ton retour. »

Elle s'est assise une minute, sans enlever son manteau. « À quelle heure vient l'aide familiale ? »

« À quatorze heures, normalement. »

« Dans une heure… Je peux te laisser, alors ? Tu vas rester là, hein ? Voilà le thermos. Mais ne bois pas trop, sinon, tu devras faire pipi. »

« Approche mes lunettes et mes mots croisés, s'il te plaît. »

« Bonne idée. Tu as besoin d'autre chose ? Ça va ? Il faut que je file. Je te téléphone ce soir. »

Elle est courageuse, ma fille. Qu'est-ce qu'elle court !

Le silence m'a fait du bien. Petitchat dormait sur le canapé près de la fenêtre. Je me suis assoupie.

Quand je me suis réveillée, il était lové sur mes genoux. J'avais chaud. Entre ses ronronnements, le silence me semblait très lourd. Des larmes montèrent. Je n'avais pas de mouchoir. J'ai haussé les épaules et me suis mise à parler tout haut : « Du cran Irène ! Allez ! Occupe-toi de ta valise, ça va te changer les idées. »

Petitchat a sauté par terre. J'ai essayé de me lever. J'ai fait tomber la table basse, avec tout ce qui s'y trouvait. Cela ne m'a pas empêchée de continuer avec mes deux cannes. Je ne sais si le spectacle que j'offris pendant le quart d'heure qui me fut nécessaire pour atteindre ma chambre était plus ridicule que pitoyable, mais quoi qu'il en soit, jamais couloir ne m'a paru si long. Le souffle court, ça tirait dans ma hanche quand, enfin, je pus m'asseoir sur le lit, à deux pas de ma valise. C'est alors que la sonnette a retenti.

« Oui, oui, un moment, j'arrive », ai-je crié, avant de repartir dans l'autre sens.

« Oh la la, ça n'a pas l'air d'aller. »

Une femme, la cinquantaine bien avancée, me prit par le bras et m'entraîna dans le salon.

« Ne faites pas attention au désordre, me suis-je excusée. J'ai voulu ranger mes affaires. »

« Pourquoi ne m'avez-vous pas attendue ? On pourra le faire ensemble, répondit-elle. Vous vouliez le faire toute seule ? Je comprends. Mais c'est un peu tôt. Venez vous asseoir. »

Elle m'aida à m'installer. Elle souriait :

« Voilà. Eh bien… Je me présente : je suis Françoise, votre aide familiale. »

« C'est donc vous qui allez faire tout ça à ma place… », dis-je avec un geste circulaire qui désignait mon habitation.

« C'est de ça que nous allons discuter. On va faire des choses à deux, vous en ferez toute seule aussi. Mais pas n'importe lesquelles. Au début, ce n'est pas toujours facile. Mais on va bien s'occuper de vous. »

Elle remit tout sur pied autour de nous, le thermos, le vase, la revue, et épongea la petite flaque. « Voilà, c'est déjà oublié », dit-elle en sortant de son sac à main un cahier qu'elle feuilleta avant de le poser sur la table.

« Bon. C'est le cahier de liaison. Mais j'imagine que je ne dois pas tout vous raconter, à vous ? Vous connaissez tout cela mieux que moi. »

Une agréable sensation de chaleur accueillit ces quelques mots, anodins mais qui montraient qu'elle s'intéressait à moi.

« Ouf, oui ! J'en ai rempli et j'en ai lu, des cahiers de liaison ! »

« Quand avez-vous arrêté ? »

« Il y a sept mois et trois semaines. C'est difficile. Je ne suis pas encore habituée à cette vie sans travail. Au début, la solitude a été terrible. Et cette impression d'être inutile. Après quarante-cinq ans de carrière. J'avais commencé en 1956. On faisait encore des journées complètes… »

On a sonné à la porte. Françoise m'a fait signe de ne pas bouger et s'est levée pour aller ouvrir. Petitchat en a profité pour se faufiler dehors. « Toi, il faudra être prudent, avec Madame, hein, le chat ? », lui dit-elle. « Ah ! Voilà mon collègue, cria-t-elle depuis l'entrée. « Il apporte une tribune et un rehausseur de WC. » Je l'entendis le remercier et manipuler le matériel. Elle revint vers moi en souriant : « Cela va déjà bien vous aider. Bon ! On fait le point ? »

Était-ce le fait d'avoir été coupée dans mon récit ? Je ne sais trop bien ce qui me prit, mais je redevins désagréable, comme à l'hôpital. Pourtant, elle était bien, Françoise. Charmante, sensible. Mais j'étais trop mal dans ma peau. Je ne parvenais pas à m'habituer à l'idée de confier mon ménage à quelqu'un d'autre. Serait-il fait comme je l'aurais fait ? Était-elle une aide familiale comme je l'avais été, efficace et travailleuse ? Sans parler du poids mort de mon corps. Et puis, j'avais

mal. Les anti-douleurs de l'hôpital ne faisaient plus leur effet. Je pense que j'ai dû grimacer car elle s'est levée : « Il faut que j'aille chercher vos médicaments à la pharmacie. Peut-être même commencer par cela, non ? L'infirmière ne va pas tarder. » Comme je ne lui répondais pas, elle se dirigea vers le frigo et l'ouvrit : « Oh, et il n'y a plus rien là-dedans. Je vais en profiter pour faire quelques courses de dépannage. Demain, je pourrai aller au grand magasin. Je resterai plus longtemps, le mardi et le vendredi. Je passerai un petit coup de loque, aussi. Ça vous va ? »

Je me contentai de hocher la tête.

« Alors, je vous rapporte quoi, pour les courses ? »

Je haussai les épaules : « Je n'ai pas faim. »

« Je vais vous prendre la base : du pain, de la margarine, un peu de jambon, de fromage, une pizza ? »

« Du beurre ! »

« Et votre régime ? Il faut être raisonnable, Madame. »

Je haussai à nouveau les épaules.

« Du beurre allégé en cholestérol, alors…, décida-t-elle face à mon mutisme. Où est votre ordonnance ? Et j'aurai besoin de la clef, aussi, pour éviter de vous faire marcher. »

Je lui montrai mon sac. Elle me le tendit. Deux secondes plus tard, elle s'éclipsait sur la pointe des pieds. Elle avait à peine refermé la porte que j'éclatais en sanglots. Je me trouvais stupide, je me détestais mais je n'arrivais pas à réagir autrement.

Je venais d'essuyer mes dernières larmes quand elle revint. « C'est moi, c'est Françoise », prévint-elle, filant directement à la cuisine. J'entendais les portes s'ouvrir, d'abord celle du frigo, puis celles des armoires.

« Vous vous y retrouvez ? », demandai-je depuis mon fauteuil.

« Oui ! Tout est bien organisé ici. J'ai trouvé des mandarines. Vous avez un plat ? »

« Dans la grande armoire, près de l'évier. »

Elle apparut, souriante, brandissant le plat que Josette m'avait ramené du Maroc garni de mandarines et de deux oranges : « C'est plein de vitamines. »

Elle posa le plat sur la petite table à côté de mon fauteuil et s'assit en face de moi.

« Bon, on le fait, ce point ? »

Elle avait de très beaux yeux vert tendre, rassurants, et j'acquiesçai. Elle me questionna : vos enfants peuvent-ils vous aider ? Qui s'occupe du bac du chat ? Combien de fois nettoyez-vous votre maison par semaine ? Qu'est-ce qui vous semble indispensable pour vous sentir bien chez vous ?

Quand elle est partie, j'étais apaisée.

Le 21 décembre 2001

Où dort-on mieux que dans son propre lit ?

Quand l'infirmière est partie, je me suis sentie fraîche.

La kiné s'appelle Sonia, la trentaine accomplie, toute menue, mais avec une de ces forces. Elle m'a d'abord massé les jambes, les pieds (c'était bon !), ensuite on a fait le tour de la maison. Elle me tenait le bras ou je m'aidais de la tribune. Ce n'est pas comme avec Guillaume, mais ça va. Elle a du punch.

Il me faut trois minutes pour aller du fauteuil à l'évier. J'ai minuté en allant prendre un sac en plastique pour le linge. Ça, c'est Josette qui s'en charge. Mais il faut que je me calme. J'ai mal dans tout le bas du dos.

Il est onze heures et tout est prêt pour Françoise, le seau avec un beau torchon neuf et la raclette. On a beau dire : même quand il n'y a personne, une maison, ça se salit. Je dois encore faire la liste des courses.

Françoise sera là dans trois quarts d'heure.

Souvenirs, souvenirs

Le jour se lève à peine sur un ciel sans nuages et une mer encore endormie. Ce jour sera bleu. Mon cœur est comme le ciel, bleu et dégagé, comme lui, transparent. Bleu comme la couverture de ce carnet que j'ouvre et dans lequel je lis ma vie. Ce matin je me sens reliée au monde, en parfait accord avec lui. Je dis : j'ai de la chance.

Je pense à mes bénéficiaires. Aujourd'hui, je dirais plutôt, ami, mamy, papy, chéri… Mais les ai-je vraiment chéris ? Certains, peut-être. Mais d'autres, que j'avais essayé d'oublier, non. Je pense à eux. Tous. Ces hommes et ces femmes qui m'ont ouvert leur porte, forcés par le destin. Tant de vies que je revois comme si c'était hier. Je n'imaginais pas, moi qui venais les aider, que cela puisse être si difficile pour eux d'en accepter l'idée. Ça explique peut-être certains comportements (sans pour autant tout pardonner !)

Monsieur F., maladie de Parkinson
L'aube à peine levée, il souhaitait la mort
Et me le disait
Cela faisait des années qu'il me le répétait
Il était toujours en vie

Anne, enceinte pour la quatrième fois
Grossesse délicate, devait se reposer
S'allongeait sur le canapé, regardait ses enfants jouer
et se mettait à chanter
C'était bon de préparer le repas au son de sa voix

Un bénéficiaire alcoolique était dérangé par le bruit de l'aspirateur
que je passais dans son salon
Pas besoin de vous ici m'a-t-il dit en me menaçant d'un couteau

Il me l'a planté dans le bras

Jeanne était clouée au lit
Ses jambes ne la portaient plus, ses bras n'avaient plus de forces
Je la lavais, je l'habillais, je lui donnais à manger
Je vidais le seau, je faisais la vaisselle, j'achetais le pain
Elle murmurait : tu es mon rayon de soleil

Le soleil, Joseph ne le voyait plus
Il avait perdu la vue à 72 ans
Je restais deux heures chez lui
Je consacrais trois quarts d'heure à nettoyer
Le reste du temps, je lisais et
Joseph retrouvait son sourire

Situation très difficile chez les D.
Parents déficients
Enfant autiste
Toilette, petit déjeuner, école
Rires, balancements, pleurs, silences

Dénuement, pauvreté, tenir le coup pour ce jeune couple
Elle de mère alcoolique, lui de père chômeur
Oui, tenir le coup
Ils ne savaient pas comment faire avec la vie
Avaient-ils jamais eu vent d'un mode d'emploi ?

Dans une maison qui ne payait pas de mine
Monsieur P. veillait sa femme jour et nuit
Elle était clouée au lit, ne parlait plus depuis des mois
J'aime la transparence de ses yeux, me répétait-il
Chaque fois que nous prenions le temps de boire un café

Mélanie était alcoolique et ses voisins ne l'aimaient pas pour ça
Ils le lui faisaient savoir, lançant régulièrement sur ses fenêtres œufs, tomates, restes et pourriture
À cela s'ajoutait un cancer, le fils qui se droguait, le mari qui se barrait et laissait des dettes
Mélanie était si jeune

À nonante-six ans, Julia se faisait encore à manger
Elle avait besoin d'une aide pour sa toilette et les courses
Elle aimait raconter sa vie, et sa vie était bien remplie
C'était une femme joyeuse, un brin fantaisiste
Elle me faisait un bien fou

Le plus grand plaisir de Madame C. : les confitures maison
Regardez mon jardin, il est plein de framboisiers, de cerisiers, de cassis
C'est dommage de les laisser, c'est triste
Alors, je cueillais les fruits, je cuisais des confitures
Elle les goûtait encore chaudes du bout de l'index et m'embrassait

Un remplacement
Je réveillai l'enfant, la mère : complètement perdue, drogue dure
Je déshabillai le petit, je vis les hématomes
Mon cœur saignait, je ne sus pleurer qu'une fois dehors
L'assistante sociale prévint le juge, l'enfant fut placé
Ai-je eu raison de lui parler ?

Ils étaient tous les deux terriblement agressifs
Elle : et quoi, vous croyez que vous allez prendre ma place ? Et qu'est-ce que je deviens, moi ? À quoi je sers ?
Lui : je parie que vous ne savez même pas…
Il commençait toutes ses phrases comme ça

Ils ont mis six mois pour m'accepter

Honorine avait perdu la mémoire
Elle confondait le soleil et la lune
Il lui arrivait de s'habiller durant la nuit
Quand j'arrivais le matin, je devais la déshabiller, faire sa toilette et la rhabiller
Dans ses yeux je voyais la gamine qu'elle avait dû être

Pascal était atteint du sida, phase terminale
Il n'était plus que l'ombre de lui-même
Je donnais un coup de main à sa sœur
Pour le ménage, les courses, les repas
On discutait souvent à trois, ils me racontaient leur enfance et Pascal riait
Il est mort à vingt-six ans

Un fils quadragénaire, violent envers sa mère,
Quatre-vingts ans, dépendante et isolée
Je l'ai trouvée gisant à terre, le nez en sang.
Pourquoi tant de haine ?
Pauvres vieux qui servent d'exutoire
Je pleurais, pour ne pas m'emporter à mon tour

Chez Isabelle, il y avait toujours de la musique
Isabelle ne pouvait plus marcher mais elle s'en moquait
Elle dansait avec son fauteuil roulant
Voyez-vous Irène, depuis que j'ai perdu mes jambes
J'ai trouvé la joie, c'est dingue non ?

Voleuse, salope, boniche, et je vous en passe.
Il faut beaucoup de forces pour tenir le coup

On se soutient entre collègues
Il faut faire un vrai travail sur soi-même pour ne pas garder un goût amer dans la bouche, pour ne pas s'aigrir, pour ne pas avoir peur.

Irène, opérée d'une prothèse de hanche
avait été aide familiale elle-même…

Hammadi

Revenons-en à ce 21 décembre 2001. À midi pile, on sonna à la porte. « Tiens, Françoise a oublié sa clé ? », ai-je pensé. Je mis deux minutes, tribune en main, pour ouvrir. Je me retrouvai face à un homme. Grand. Noir.

« Flûte ! me dis-je. Mais que fait-elle ? Ça commence bien ! » J'ai dû demander : « C'est pour quoi ? »

Sourire immense : « Madame G. ? Je suis Hammadi, l'aide familial. »

Je n'ai pas réussi à le faire entrer tout de suite. J'en rougis encore. Et lui ? Il essayait de me mettre à l'aise : « Ne vous inquiétez pas, je suis habitué. Homme et africain : dans ce métier, je cumule les difficultés. Françoise est tombée malade. »

Je croyais, à l'époque, que les choses étaient inamovibles : le bien et le mal, les bons et les mauvais, à jamais. Je lui ai dit, plus tard, à Hammadi : « Il a fallu que tu entres chez moi pour que je comprenne que tout n'est pas blanc ou noir. »

Je l'ai quand même fait entrer. Il a enlevé son blouson. J'étais tellement troublée que je ne savais plus parler. Je lui ai indiqué le portemanteau du doigt. En passant, il vit le seau, la raclette et la loque toute neuve : « Ah c'est bien, Madame Irène – je peux vous appeler comme

ça ? – vous me faites gagner du temps. On va pouvoir se prendre un café et faire plus ample connaissance, alors ? »

Pendant que le café coulait, on a discuté de ce que j'aimais manger. J'avais envie d'un simple spaghetti bolognaise ou d'un vrai potage aux poireaux.

Je l'examinais en train d'étudier la liste des courses que j'avais préparée pour Françoise, quand je m'entendis lui demander : « Comment avez-vous atterri en Belgique ? Et ce métier ? Quelle idée pour un homme. »

Hammadi ne répond jamais immédiatement. Tout en lui semble faire une pause. Ses yeux se voilent légèrement, comme pour mieux voir à l'intérieur. Je me suis habituée à cet étrange silence mais, la première fois, je n'en menais pas large.

Quand il se mit enfin à parler, ce fut comme un chant qui s'élevait. Chaque mot semblait avoir été pesé avant d'être dit. Et puis, il avait une façon bien à lui d'utiliser la langue française. Chez nous, le mot est vif. Chez Hammadi, le mot est sage.

« Je vais vous le raconter, madame Irène. Mais c'est un peu long. Or, je ne sais faire qu'une seule chose, quand je raconte : c'est repasser. Le reste me déconcentre. Avez-vous du linge froissé ? »

Je lui montrai la manne de linge propre que Josette avait déposée et il mit le fer à chauffer.

« Tiens, donnez-moi mon tricot », lui demandai-je, avant qu'il ne commence son récit.

Le récit de Hammadi

Vous savez, Madame Irène, je viens d'un village du fin fond du Mali, un village perdu au milieu du Sahara, mon désert, grandiose, avec ses buttes rocheuses tendues vers un ciel tellement couvert d'étoiles ; avec ses vents, qui jouent dans les robes des femmes ; il est beau, mais il

est pauvre, nos repas sont maigres, quelques poignées de riz, parfois un légume, la terre est si desséchée que la pluie, quand il y en a, ne s'y arrête pas, elle coule sans la nourrir. C'est parce que la faim épuise que beaucoup espèrent un jour quitter ce bout du monde, en tout cas, c'est ce que tous souhaitent pour leurs enfants. C'était aussi le souhait de ma mère.

Ma mère, Madame Irène, ce n'est pas n'importe qui, elle a des yeux puissants et une volonté de fer. Un jour, elle se tenait dans la cour, c'est là qu'elle dort, qu'elle mange, qu'elle fait tout ; elle avait son air solennel : « Hammadi, mon fils, avant d'être veuve, j'ai connu ton père, mais avant lui, j'avais été mariée à Omar, avec lequel j'avais eu un premier fils, Mohamed. Tu as donc un frère. Omar est parti, en Belgique, avec une femme à la peau aussi blanche que le lait de nos chèvres et avec Mohamed, ils ont dit que là-bas il aurait plus de chance, je les ai crus, j'ai reçu des nouvelles, mais tu sais mon fils, je ne sais pas lire… J'ai tout gardé là. »

Elle a sorti quelques enveloppes jaunies de dessous sa paillasse ; moi, j'ai eu la chance d'aller à l'école, alors je lui ai lu les lettres de Mohamed. Il disait qu'il avait une femme très gentille, deux enfants et du travail, il supposait que ses lettres arrivaient à destination, il disait qu'il continuerait à écrire à sa mère jusqu'à sa mort, qu'il ne l'oublierait jamais. Elle pleurait des torrents d'eau, je ne l'avais jamais vue dans cet état. Elle me tendit une autre enveloppe : « Mohamed m'a parfois envoyé de l'argent. Je l'ai mis de côté. Il y en a assez pour payer ton voyage. »

Elle essuya ses larmes d'un revers de main : « Tu me seras plus utile là-bas qu'ici où il faut te nourrir, tu pourras m'envoyer un peu d'argent, on se reverra mon fils, je le sais, je prierai chaque jour pour toi, ne me contredis pas, tu sais que je déteste ça. »

Vous voyez, Madame Irène, comme cette femme m'aime.

Hammadi s'est tu, suspendu dans le temps, en attente de je-ne-sais-quoi. On n'entendait plus que le tic tic de mes aiguilles et les crachotements de vapeur du fer. Puis, les mots sont revenus :

Mohamed et sa femme, qui a la peau blanche comme vous, Madame Irène, m'ont accueilli à bras ouverts. Je me suis beaucoup attaché à leurs enfants, Nora a des yeux bleus et Ben un regard sombre. Au début, je ne me sentais bien qu'auprès d'eux, le reste, ce monde dans lequel j'étais tout à coup plongé, ne m'allait pas du tout et le soir, dès que je m'allongeais, je me projetais par-delà les océans, j'allais faire un tour du côté de mon désert, je cherchais sa voie lactée, je cherchais ma mère et je pleurais comme un gosse.

Mohamed m'a laissé le temps. Quand, au bout de six mois, il m'a parlé de chercher un travail, je lui ai demandé ce qu'il faisait. « Je suis infirmier dans un hôpital. Comme Liliane. C'est là qu'on s'est rencontrés. »

Je me suis ouvert à autre chose que ma mélancolie et on a discuté jusqu'au bout de la nuit, on s'est attaqué aux perspectives de boulots, Mohamed et Liliane lançaient les idées : infirmier, ambulancier, instituteur, etc.

« Et pourquoi pas aide familial ? », a dit Liliane vers quatre heures du matin.

« C'est quoi ça ? »

Elle m'a expliqué. En gros car, au fond, comme beaucoup, elle ne savait pas trop ce que c'était. « Je t'y vois bien, qu'elle a dit. Il existe une formation. Je crois qu'elle dure deux ans. Je peux me renseigner. Mais pas à cette heure-ci. »

Je n'ai pas pleuré cette nuit-là. En me couchant, j'étais tout excité : moi le petit Africain, j'allais aider les Belges, c'est tout ce que je savais mais ça me plaisait, ça convenait à mes compétences naturelles. Chez nous, on ne bénéficie d'aucun système social et on n'a qu'une solution pour s'en sortir : la solidarité. J'avais eu le temps de m'y exercer.

C'est ainsi que j'ai débuté dans ce métier: un peu par hasard, un peu par chance, un peu par goût.

Mes rêves en ont pris un sacré coup, quand j'ai vraiment commencé à travailler. D'abord, le racisme. On m'a refusé l'entrée de certaines maisons. Puis, la méfiance des femmes, pour mes capacités à m'occuper de leur ménage. Certaines me faisaient sans cesse des remarques désobligeantes comme le font les crapauds prisonniers de la vase. Dès que je me retrouvais dans ce genre de situation, je me branchais sur la voix de ma mère: «Hammadi, si tu ne te sens pas compris, ne pense pas d'office que c'est ton interlocuteur qui est un idiot. Écoute ce qu'il te dit. Quand tu te seras mis à son diapason, tu pourras lui parler de façon à ce qu'il te comprenne. Si tu es imbu de toi-même, si tu juges l'autre, si tu l'attaques: comme lui, tu fermes toutes les portes.»

Ainsi parlait ma mère, ainsi j'ai pu vaincre ma colère et taire les réponses cinglantes qui me montaient à la gorge, j'ai écouté, j'ai observé, j'ai pris le temps de rencontrer. Au bout d'un an, ça allait mieux. En m'accueillant chez eux, les gens m'ont permis de me rendre compte de leur réalité et de comprendre beaucoup de choses. Je ne renie pas mes origines pour autant: chez nous, on ne se comportera jamais comme vous le faites à l'égard de vos ancêtres, personne ne peut imaginer vivre la fin de sa vie ailleurs que chez soi et toute la communauté agit en ce sens. En ce moment même, tout le village veille sur ma mère: elle partage les repas d'une voisine, un enfant lui apporte l'eau, une de ses sœurs l'aide à se laver, un oncle s'occupe de ses chèvres… Ça va de soi et c'est gratuit; pour les Africains, mettre les vieux dans un home, c'est de l'abandon, c'est la pire des hontes. La vieillesse, c'est sacré, et nous vénérons nos ancêtres, nous les admirons pour leur ténacité et leur connaissance, nous les respectons pour leur expérience, nous leur laissons une place dans la vie. En même temps, là-bas, on n'a pas d'autre choix.

Ici, les services à domicile sont assurés par des professionnels. Il faut une formation, de la réflexion, une organisation et on paie ces services.

Ceci dit, aujourd'hui, en Belgique, il y a des mamas africaines qui sont aides familiales et cela me réjouit, car de plus en plus de personnes âgées vont bénéficier de leur respect et de leur amour pour les ancêtres…

Le 21 décembre 2001

On nous apprend qu'il faut écouter (oui, je sais, je dis nous, je ne parviens pas à faire autrement. Aide familiale j'ai été, aide familiale je reste !), qu'une aide familiale ne doit pas trop parler. C'est important d'écouter. De savoir bien écouter. On ne le dira jamais assez. Mais on nous dit aussi de ne pas parler de nous.

Or, Hammadi est bavard. Bizarrement bavard. Il n'hésite pas à se livrer. Et, tout aussi bizarrement, je l'en remercie. Sa voix a chassé, d'un coup, cette sensiblerie qui commençait à me gagner.

Depuis lors, j'ai eu le temps de réfléchir. Certains services préconisent de ne pas donner son nom de famille, ses coordonnées privées, de ne jamais voir les bénéficiaires en dehors des visites, de garder ses distances, d'être discrète… Chaque service a ses règles en plus du code de déontologie de la profession. C'est nécessaire, c'est même indispensable. Surtout quand on commence ou quand on est timide. C'est pour nous protéger, ça fait partie du professionnalisme. C'est le côté positif. Mais quand on transforme ce qui devrait être des conseils en interdits… Comment pourrait-on, avec du temps, avec des formations continuées spécifiques, avec un bon encadrement et un réel soutien, être un peu plus souple ? Un exemple. J'allais chez un monsieur, c'était un peu comme les vieux de la chanson de Brel. Du lit au fauteuil et du fauteuil au lit, avec le tic-tac de l'horloge. La seule chose qui le reliait encore à la vie, c'était de regarder passer les piétons par la fenêtre. Eh bien, une des règles de mon service, à l'époque, nous empêchait de laver les carreaux. Je ne pouvais pas plus nettoyer les oublis de son chat, qui n'était guère plus vaillant que lui, mais qui ronronnait toute la

journée sur ses genoux… Je ne l'ai pas fait. À l'époque, j'étais très à cheval sur les règlements.

Et revenons-en au fait de ne pas parler de nous. Ici aussi, je comprends très bien les raisons et ne les remets pas en question. Néanmoins : ne serait-ce pas là une des raisons de notre malaise ? Ou : être plus proches des « bénéficiaires » serait-il donc si dangereux ? Enfin : cela ne nous aiderait-il pas à être perçues comme des PERSONNES ?

La vieille dans le fauteuil

Quand j'ai ouvert l'œil, le soleil pointait à peine. Je suis sortie. Il faisait frais. Cela m'a complètement réveillée. La plage était déserte. J'ai eu la marée basse pour moi toute seule. Je suis revenue à l'hôtel vers huit heures. Les clients, peu nombreux, descendaient pour le petit-déjeuner. Je les ai rejoints. Il est neuf heures. Je suis dans ma chambre, fenêtre ouverte, avec les vagues et le vent en bruit de fond. Une mouette joue avec un cerf-volant.

Nous sommes déjà le 14 mai.

Je reprends le cahier de l'après-hospitalisation.

23 décembre 2001

Ce matin, Josette m'a apporté une cassette vidéo. « J'ai pensé qu'à Noël, les programmes télé ne sont pas toujours très chouettes… Alors je t'ai amené ce film. »

Je n'aime pas les films. Et elle le sait. Elle s'est un peu énervée : « Allez, maman ! Ça te changera les idées. Toute seule… Et puis, ce film-là tout le monde l'aime. « Le bonheur est dans le pré », avec Michel Serrault qui change de vie. Ça ne te donne pas envie ? »

Non ! À quoi bon toutes ces histoires ? « Fais-moi plaisir : essaye, au moins, demain soir », insista-t-elle. Je lui ai promis. Toujours faire plaisir…

Ce soir, Rémy m'a téléphoné. Il voulait me souhaiter un joyeux Noël, vingt-quatre heures à l'avance. Il part demain en Ardennes. Il est mignon. Il a trouvé que j'avais une drôle de voix. Je lui ai dit que ça arrive quand on ne parle guère…

« Tu es toute toute toute seule chez toi ? », m'avait-il demandé, épouvanté.

« Oui, mais ça va, tu sais. Tu verras en grandissant. Et puis, maintenant, j'ai une aide familiale. »

« C'est quoi ? »

« C'est le métier que je faisais, avant. Je t'en ai déjà parlé. On fait un peu de tout pour aider les gens qui ne s'en sortent pas tout seuls. Il y a Françoise et Hammadi. Sans eux, je ne pourrais plus vivre ici. Et puis, on parle… »

« Le mec, il vient chez toi, et il est payé pour discuter ? C'est cool comme métier ! Papa il dit toujours que tu faisais le ménage, toi, chez les gens. Même que tu le faisais bien mais que tu valais mieux que ça. C'est vrai que c'est toi qui as décidé alors que tu avais un diplôme beaucoup plus haut et que tu aurais pu gagner beaucoup plus ? »

« C'est vrai. »

« Il me dit que c'est ce qui arrive quand on n'obéit pas à ses parents. »

Je réfléchissais à ce que j'aurais pu lui répondre, mais il ne m'en laissa pas le temps.

« Bon, Mamy, allez, ciao et joyeux Noël ! Y a papa qui veut te parler. »

« Pourquoi n'es-tu pas restée à l'hôpital ? Et puis, tu aurais pu prévenir. Heureusement que Josette l'a fait. C'est elle qui m'a dit que tu avais absolument voulu rentrer. On aurait été plus tranquilles de te savoir entourée. Mais tu n'en fais qu'à ta tête. On passera te voir le 28, avec Rémy et un morceau de bûche. »

Je lui ai dit que je ne pouvais pas manger de crème au beurre, à cause du régime. « Mais à part ça, ma hanche, ça va, tu sais, rassure-toi. Et puis j'ai une infirmière, un kiné et une aide familiale. »

« Si ça te convient, c'est parfait. C'est juste que… Mais bon. Rémy m'appelle, il faut que j'y aille. On part pour quelques jours à… »

« Je sais, Rémy me l'a dit. »

« Bon. Josette est là. Elle m'a dit que tu pouvais l'appeler, si tu en as besoin. »

« Je sais. Merci. Joyeux Noël. »

Comme quoi, il y a parler et parler, écouter et écouter.

24 décembre 2001

Ce matin, j'étais à peine réveillée quand l'infirmière est arrivée. Elle désirait terminer plus tôt : elle avait encore tout son repas de Noël à préparer après sa journée. Elle est restée vingt-deux minutes !

Il a plu toute la matinée.

Hammadi est arrivé avec un quart d'heure de retard. Il est resté jusque 16h15. J'ai eu droit à une longue prestation aujourd'hui.

Il était mouillé de la tête aux pieds.

« La dame chez qui je vais juste avant vous est diabétique. Elle a eu une hypoglycémie. J'ai appelé une ambulance. Elle est à l'hôpital maintenant », racontait-il en enlevant son pull détrempé. Sa chemise l'était tout autant. « Bon, eh bien je vais être obligé de mettre ça », sourit-il en dépliant un tablier bleu pâle.

« Ce n'est pas obligatoire, le tablier ? »

« Obligatoire… C'est un mot avec lequel j'ai un peu de mal ! »

« Nous on s'était battues pour en avoir un », répondis-je du tac au tac, « Je le mettais tous les jours. Quand j'accompagnais un bénéficiaire en rue, en civil, les gens me disaient : en congé aujourd'hui, Madame Irène ? Avec le tablier, au moins, c'était clair : je travaillais. Et quand, le

soir, je l'enlevais, je laissais derrière moi mon boulot, le stress et toute cette misère. Maintenant, c'est vrai que ce n'est pas très masculin. »

« Oh, ce n'est pas la question. Je le trouve plutôt bien », dit-il en écartant les bras. Ses manches remontèrent jusqu'au coude. Je me retins de pouffer. « Mais déjà que certains croient qu'on ne fait que le ménage. Au début, je le mettais tout le temps, poursuivit-il en terminant de fermer les pressions. Un jour, au GB, un client est venu me demander où se trouvaient les cornichons. Il croyait que je faisais partie du personnel. Non, homme ou femme, moi je m'en fous. » Il me montrait maintenant les poches, nombreuses : « C'est même assez pratique et c'est le service qui lave et repasse, chez nous. Mais arriver en tablier chez les gens, jamais ! Un uniforme, pourquoi pas. Mais pas un tablier. »

Le 24 décembre 2001 (suite)

Décidément, quel drôle de personnage.

Son regard sur les choses de la vie, d'office, chaque fois et sans exception aucune, est à l'opposé du mien.

Il prétend que les aides familiales qui se plaignent du regard des autres devraient d'abord changer le leur. Je me demande bien comment. Mais je ne me sentais pas en forme, je l'ai laissé croire ce qu'il voulait…

Hammadi peut passer d'un sujet grave à un autre tout à fait anodin en un quart de seconde, comme si tout avait pour lui la même importance, et il a enchaîné, sans transition, sur le repas du soir.

On a préparé ensemble un bon bouillon. Il a disposé les légumes sur la toile cirée, entre nous, et pris couteaux et passoires, suivant mes instructions. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui faire la leçon :

« On ne pèle pas les navets à l'économe mais au couteau ! Sinon il reste le coriace de la peau. »

« Dommage. Moi qui voulais m'habituer à cet engin de barbare ! », a-t-il répondu en brandissant l'économe.

J'avais donc fait les navets. Lui les pommes de terre. Il était maladroit. Mais tenace. Et le premier à en rire. Quand il en vint, enfin, à prendre une casserole et qu'il voulut la remplir d'eau chaude, je lui avais crié : « Dans l'eau froide, assassin. Sinon, la poule sera coriace. » Qu'est-ce qu'on en a ri, après. Dès que je voyais qu'il allait faire une bourde, je criais : « Assassin… »

Quand il eut tout mis dans la casserole, et le couvercle, et la minuterie, il se retourna, satisfait.

« Voilà. Vous aurez un bon souper de fête, ce soir… Maintenant, je vous réchauffe une pizza ? Vous n'avez pas faim ? »

Il est allé faire les courses. J'ai grignoté et j'ai fait une petite sieste.

À son retour, je lui ai montré où ranger chaque produit.

« Je vais plutôt mettre le café et le sucre sur la tablette, décida-t-il. Au moins pourrez-vous y accéder quand je ne suis pas là ! »

« Quel sans-gêne », ai-je pensé, sans oser le lui dire.

« Non, mettez-le de l'autre côté… », ai-je répondu, pour avoir le dernier mot. Le ton de sa voix m'avait paru trop décidé.

Après le rangement, il s'est attaqué à la vaisselle, a passé l'aspirateur et donné un coup de torchon. « Que voulez-vous que je fasse encore ? », demanda-t-il en rangeant la raclette et le seau.

« Il est presque quatre heures moins le quart, on n'a plus le temps de commencer quoi que ce soit. »

« Je peux en faire des choses en un quart d'heure ! Je pourrais repasser un peu. Ou bien vous passer du vernis sur les ongles ? Ça vous ferait plaisir ? Non ? Ah, je sais : vous laver les cheveux ! »

Je m'entendis accepter avec l'enthousiasme d'une gamine. Il était déjà penché sur l'armoire de dessous l'évier. « Ne bougez pas, on va faire cela ici, ce sera plus facile… » Il prit une bassine et disparut dans la salle de bains.

« Oulala ! » l'entendis-je s'étonner. Je lui criai : « Vous n'êtes pas obligé, hein… L'infirmière, ce matin, voulait terminer tôt pour le réveillon. »

« Oui, je vois, elle a laissé le bazar, ici. Attendez, ça ne prendra qu'une seconde. »

J'avoue avoir ressenti une certaine satisfaction en l'entendant s'agiter et l'eau couler à flot.

Il revint bien vite avec serviette et flacon : « J'ai pris le shampooing aux orties, c'est bon ? »

Le bonheur quand l'eau tiède a coulé sur mes cheveux, quand ses doigts ont atteint mon crâne et se sont mis à le masser. Mieux que chez le coiffeur. On ne disait rien. On entendait juste les bouillons qui soulevaient en crachotant le couvercle de la casserole. Quand je rouvris les yeux, il me souriait. Je lui ai dit, au bout d'un temps infini : « C'est bon. Ça détend ! »

« Un petit brushing ? Profitez, c'est mon jour de bonté. »

Il était si charmant. Je lui ai demandé de me mettre mes bigoudis. « D'accord, m'a-t-il répondu, mais alors on se fait un petit café ! »

J'ai rougi. Je ne lui avais rien proposé à boire. Comme aide familiale, je n'avais jamais songé que mes bénéficiaires aient pu simplement oublier.

« Vous en prenez un avec moi, hein ! », ajouta-t-il, la main sur le robinet.

« Oui, oui », répondis-je timidement, alors qu'il remplissait le filtre posé sur la cafetière.

Pendant que le café coulait, avec une dextérité incroyable, Hammadi aligna les six rouleaux qui suffisaient à emprisonner ce qu'il me restait de cheveux.

« Et dire qu'il y a des gens qui se demandent à quoi sert un aide familial ! », sourit-il en achevant d'envelopper ma tête dans un filet rose.

Il prit deux tasses.

« C'est vrai que ce serait pratique rangé de l'autre côté, le café, lui dis-je. Je dois reconnaître que votre idée était la bonne. »

« Moi, c'est comme vous voulez, Miss ! Si vous le voulez dans le frigo, votre… »

« Non, quelle horreur. Pas dans le frigo. »

« Excusez-moi. J'ai du mal à ne pas blaguer. »

« Mon petit-fils me dit toujours que je manque d'humour. Je n'ai pas ri tous les jours, vous savez. » J'ai hésité mais, tant que j'y étais : « Tant qu'on en est aux confidences, je dois vous avouer quelque chose. »

Il versait une première tasse et s'arrêta au milieu de son mouvement.

« Je ne veux pas de café », murmurai-je.

« Oh, mais bien sûr. Ça ne doit pas être terrible pour votre tension. Excusez-moi. »

« Prenez le vôtre. Mais je n'en prends jamais après quatre heures. Je n'ai pas osé vous le dire. »

Il avait rempli sa tasse et s'installa en face de moi. Il but une première gorgée très sérieusement. Puis, un sourire très tendre tendit ses longues lèvres.

Le 24 décembre 2001 (suite)

On a eu une discussion passionnante. Il m'a dit quelque chose de terrible qui, depuis, ne me quitte plus. Il m'a dit, j'en pleure presque car je l'entends encore. Il m'a dit que j'avais dû souffrir, comme aide familiale, si je ne savais pas refuser. Mes pleurs étaient là, au coin de mes yeux, prêts à se mêler à l'humidité saturée de la pièce… Et de nouveau, l'air de n'avoir rien dit, il est passé à autre chose…


Mes HeRos
Mary Poppins
LLION
DOLLAR MAN
Le kid
Mr Propre
McGyver
THE
BIONIC WOM
Irène

Il s'était arrêté dans le coin du salon, près du mur rempli de photos découpées et de dessins de Rémy. « Vous collectionnez les stars ? »

« Je ne collectionne pas les stars. Il y a des stars qui me rappellent ma profession et je découpe leurs photos, c'est différent », répondis-je, la gorge serrée.

« C'est marrant », sourit-il.

Il a une manière de rire quand il est enthousiaste qui ressemble à un sourire moqueur. À fleur de peau, je me sentis blessée et j'ai craqué. Ma bouche s'est remplie de salive et de larmes et j'ai craqué : j'ai encore pleuré.

Il a eu l'air bouleversé. « Excusez-moi. Je fais n'importe quoi : je change votre café de place, je raconte des bêtises, et je vous fais pleurer ! Vous savez, Madame Irène, tout le monde a peur. Moi aussi. Chaque fois que je vais pour la première fois chez un bénéficiaire, j'ai l'estomac noué. Le meilleur truc, c'est de penser que tout ira bien. Allez ! Vous allez être toute belle pour le soir de Noël. Il faut arrêter de pleurer ! »

« Dans quel état était ma salle de bains ? J'ai honte… »

« Honte de quoi ? D'être tombée sur une infirmière pressée ou de vous faire aider alors que vous venez d'être opérée ? »

« De ne pas y arriver. Et en plus, quand je vous ai vus, vous, je… », ai-je sangloté.

« Chut. Maintenant, ça suffit. Vous allez vous faire du mal. Si vous voulez, on en reparlera une autre fois. Vous êtes quelqu'un de très bien. Vous m'avez appris comment manier l'économe. Un aide familial qui ne sait même pas peler les légumes, vous vous rendez compte ! Allez, on va recommencer à zéro, d'accord ? Je vais faire un peu plus attention. Je dis trop souvent ce que je pense. Parfois, c'est mieux de se taire... »

24 décembre 2001 (suite)

Avant de sortir, Hammadi a enfilé son blouson au-dessus de son tablier. Ça m'a fait sourire. Depuis, je regarde autour de moi, les yeux brouillés. La tête me cogne. Que m'arrive-t-il ?

Je me suis servi un bol de bouillon. Jamais je n'en ai mangé d'aussi bon.

Les souvenirs d'Irène

Les mouettes se rassemblent autour d'un gamin et de ses parents. L'enfant sautille, rigole, jette le pain sur le sable et les mouettes picorent à leur aise avant de s'envoler en frôlant les vagues.

Victor aimait nourrir les mouettes. C'était la première chose qu'on faisait quand on venait à la mer. On emportait du pain sec qu'il lançait à la volée. Je pense à lui tout le temps. À ses grands yeux bruns qui s'intéressaient tant à moi. Quand il voyait que j'avais du mal au travail, il me tenait serrée dans ses bras et me disait que j'avais la force et le cœur qu'il fallait pour faire ce métier. Il croyait en moi. Il m'a aidée à ne jamais désespérer. Les aides familiales qui ne peuvent pas compter sur le soutien de leur famille ne sont pas gâtées. Quand Victor est mort, ça a fait un vide. En moi, à la maison, mais aussi dans mon travail.

La vie est éphémère, hier Victor, aujourd'hui ce gosse, et demain ?

J'ai relu les cahiers de ma jeunesse. Des notes prises à la va-vite. La naissance de ma vocation.

Le 3 mars 1949

Marcelle est vraiment gentille. Depuis que, tous les jours c'est elle qui m'attend à l'arrêt du bus, on va ensemble au magasin. Elle me demande ce que je veux manger et on rapporte les provisions.

Le 5 juin 1949

J'ADORE ranger le linge au fur et à mesure que Marcelle l'a repassé. Ça sent si bon. Je dis mes théorèmes et ça la fait rire. Hier, quand on épluchait les légumes, elle me faisait répéter les capitales d'Europe.

Je viens d'un milieu bourgeois. Ma mère est tombée malade alors que j'étais encore au lycée. Mon frère et ma sœur étaient déjà à l'université. On habitait à la campagne, mon père travaillait beaucoup. Marcelle est donc venue aider maman. Pendant trois ans. Je l'adorais. Elle m'a tout appris. La meilleure recette de gratin de pommes de terre. On riait de nos larmes en coupant les oignons. J'aspirais le sol avant qu'elle ne passe le torchon. J'essuyais la vaisselle. Comme je l'aurais peut-être fait avec ma mère, si elle avait eu la santé. On parlait, j'apprenais, c'était naturel. C'est à elle que je confiais mes peines. Maman devenait acariâtre et la vie à la maison était loin d'être gaie. Mais Marcelle était là… Elle avait commencé comme bénévole. Petite sœur de la charité. Jamais je ne l'ai entendue se plaindre. Elle m'éblouissait.

Le 10 août 1949

La maladie de maman m'a apporté une fée.

J'ai terminé mes humanités. Mon père avait prévu que je rentre à l'université pour une licence en droit quand je lui ai dit que je voulais être aide familiale.

Le 2 juillet 1952

Je leur ai craché le morceau. Je me suis fait traiter de tous les noms. Le drame ! On a été dépanné pendant trois ans par quelqu'un de génial, qu'ils adorent mais « Nous ne voulons pas de ce boulot de servante pour notre fille. » Ils ont osé me dire que je valais mieux que ça.

À l'époque, chez moi, on ne répondait pas à ses parents. J'ai donc commencé les candidatures.

Le 6 mai 1953

Je ne resterai pas une minute de plus à l'unif. J'ai essayé de leur parler mais ils ne comprennent rien à rien. « Il ne faut pas étudier pour devenir aide familiale », qu'ils ont dit. Je me suis renseignée. Ce sont les services qui organisent la formation de celles qui travailleront chez eux. Je continue à chercher.

Le 1er août 1954

J'ai renvoyé mes papiers d'inscription pour le centre de formation à Hastière. Je l'ai fait ! Moi ! Irène ! « Vous n'en faites qu'à votre tête ? Eh bien, ne venez jamais vous plaindre », m'a dit Papa. Je viens d'écrire à Marcelle. Je vais aller déposer la lettre à la poste, ça me fera une promenade.

Chaque service assurait la formation de ses aides familiales selon ses principes et ses besoins. C'était très axé sur le travail à domicile. Aujourd'hui, la formation étant polyvalente, on insiste surtout sur le travail en institution. C'est dommage.

Le 15 novembre 1954

J'attends mon premier stage avec impatience. Je n'ai pas peur. Les cours sont chouettes. Aujourd'hui, on a appris que les aides familiales ont fait leur apparition après la guerre. Comme la société évolue, nous aussi, on doit évoluer.

Que dire de plus actuel ? On vit de plus en plus vieux, la famille a explosé, les femmes travaillent, le chômage… À l'époque, on allait surtout dans les familles. Depuis, il y a de plus en plus de maintien à domicile pour les personnes âgées. Comme moi, aujourd'hui !

Le 5 septembre 1956

Demain, je pars pour ma vraie première place. C'est loin d'ici. Je serai logée chez le curé !

Le 7 mars 1962.

Des gens à aider, il y en a ! Ce qui est difficile, à la campagne, c'est de faire connaître le service. Et puis il y a les distances. Je dois parfois faire vingt-cinq ou trente kilomètres. Une fois sur place, j'en fais souvent plus que ce qu'on m'a demandé.

Aujourd'hui, il faudrait quatre personnes pour faire ce que l'on faisait toute seule. Il n'y avait pas encore d'assistantes sociales, de régentes ménagères, d'aides seniors, d'infirmières indépendantes.

C'est dans les années 1970 que le secteur s'est vraiment organisé. On a élu nos premières déléguées professionnelles. Ce n'était pas le syndicat, on ne parlait pas encore de ça. On les élisait, et elles nous défendaient pour qu'on bénéficie d'une meilleure formation, par exemple.

Le 2 novembre 1974

Sur le terrain, on est très isolées. On a commencé à se réunir par service, à parler du travail et de nos difficultés. C'est bien. Avec tous ces changements, on sent qu'on fait partie d'une équipe. C'est super ! J'adore ces réunions. Hier, on a toutes parlé de ce qu'on nous demandait de faire. Il y a toujours eu des gens pour profiter : Alberte a montré ses mains. Elle a dû laver des fenêtres toute la journée, elle a les doigts à vif. Elle en pleurait. Mais, ensemble, on a réussi à la faire rire…

C'est à cette époque que les CPAS ont remplacé l'Assistance publique. Ça a marqué le tournant. C'était nécessaire, mais les dérives sont vite arrivées. Comme la concurrence, qui créait parfois de nouveaux services là où il y en avait déjà. On a aussi engagé des

chômeuses comme aides ménagères. Après, il y a eu les TCT. On ne s'y retrouvait plus. C'est un peu comme aujourd'hui, les ALE, les chèques services…

Le 3 avril 1977

Tout le monde fait tout et ça devient n'importe quoi.

Depuis trois semaines, je vais chez Camille. Elle a la sclérose en plaques. Elle est adorable, mais sa famille se plaint toujours. On a fait une réunion pour faire le point. Il y avait là une dizaine de personnes. La garde-malade, les deux infirmières qui s'alternent, le kiné, l'assistante sociale, la famille de la dame, le médecin et deux des bénévoles qui viennent de temps à autre faire le même boulot que nous, sans formation mais sans rémunération. On n'a rien pu tirer de cette réunion.

Quand la première génération d'aides familiales s'est retirée, fin des années 1970, le métier avait fort changé. Avec la crise, les économies à faire dans tous les domaines, on était débordées.

Le 12 février 1985

On reparle encore des « heures inconfortables » : le soir, le week-end et la nuit. Il y en a qui pensent que « ça nous valorise car cela prouve la nécessité de nos interventions. » Mais il faut pouvoir l'assumer. Il paraît qu'on va commencer à saucissonner les horaires.

Les anciens ont souvent tendance à penser que c'était mieux avant. Pourtant, si on regarde honnêtement l'évolution, tout n'était pas rose non plus.

Les jeunes, eux, pensent que tout progrès est positif.

On aurait sans doute beaucoup à apprendre les uns des autres.

Le 23 octobre 1986

Enterrement de Marcelle. Comme elle ne s'est jamais mariée, elle est morte seule chez elle, elle était en train de pendre son linge. Aucun mot n'existe pour dire mon chagrin. Il y avait du monde à l'enterrement.

Une stagiaire

J'ai eu 68 ans aujourd'hui. Je me suis offert une journée de repos. J'ai fait la grasse matinée et, pour la première fois de ma vie, j'ai loué une chaise longue. J'ai fermé les yeux. J'ai pris le temps, je n'ai absolument rien fait. Si ce n'est penser.

Hammadi, encore lui, a resurgi. Il me manque, parfois, avec dans son sillage les parfums de l'Afrique. Si quelqu'un, avant mon opération, m'avait prédit la rencontre avec un Africain, je lui aurais ri au nez. Et pourtant, on s'est très vite apprivoisés. Nous les êtres humains sommes pleins de préjugés. Je sais aujourd'hui qu'il n'est jamais trop tard pour s'en défaire.

Le 8 janvier 2002

Ce matin, pour la première fois, je suis sortie.

Françoise est toujours grippée et c'est Hammadi qui m'a emmenée. Sa voiture n'est pas très propre, à l'intérieur. Mais je n'ai rien dit. Au fond, est-ce si important ? On est allés chez le docteur J. Il n'avait pas encore rencontré Hammadi et, à la fin de la consultation, il l'a fait entrer dans son cabinet pour lui poser quelques questions. C'est un bon médecin de famille. Il s'intéresse à autre chose qu'à ma hanche, ma tension, et encore ma hanche ! Je lui ai d'ailleurs avoué, à lui, que je mangeais encore du beurre. Il a souri. Bref. Je les écoutais parler de moi. C'est pas si souvent que ça arrive.

Et, ce soir, Madame W. m'a téléphoné. Jusqu'ici on ne s'était quasi jamais parlé. Elle est très renfermée. C'est sa fille jusqu'à présent qui l'aidait. Mais elle ne va pas très bien, sa fille, et Madame W. va devoir se faire opérer. À

cœur ouvert. Pas drôle du tout. Alors, elle voulait que je lui raconte comment cela se passe avec mes aides familiales. C'est le docteur J. qui lui en a touché un mot. Il m'avait demandé si j'accepterais d'expliquer le rôle d'une aide familiale à des patients hésitants. Je pense que je l'ai convaincue.

Aujourd'hui, on s'appelle par nos prénoms. Denise se rétablit de sa lourde opération et nous sommes devenues amies. C'est une belle histoire, finalement. Un jour, l'horaire de Sophie, l'aide familiale de Denise, avait changé à la dernière minute. Denise avait dit que Mireille, sa fille, viendrait l'aider à se lever. Quand Sophie est arrivée, Denise était encore en chemise de nuit dans le lit installé, depuis son opération, dans sa grande cuisine. Avec les deux gamins de Mireille, sept ans et quelques mois, ils regardaient un dessin animé à la télévision. Dans le divan, de l'autre côté de la pièce, Mireille dormait. À nouveau enceinte, elle avait bu. Son mari était parti et elle ne s'occupait plus de rien. Sophie a pris les choses en main.

Je l'ai croisée, Sophie, la veille de mon départ pour la mer. Elle va toujours chez Mireille. Elle lui apprend un peu son rôle de maman. Elle me disait que si Denise n'avait pas été opérée, Mireille n'aurait sans doute pas d'aide familiale ! Pire, il avait été question de supprimer les prestations chez Denise, car ses revenus étaient trop élevés.

Le 11 janvier 2002

Aujourd'hui Hammadi portait son tablier ! C'est qu'il est venu avec une nouvelle. Il la supervise. Ils appellent cela le tutorat. C'est bien car il y a plus d'abandon qu'avant, paraît-il. Il y a beaucoup de jeunes qui décident de devenir aides familiales à cause du chômage.

« Moi, j'aime bien aller chez les gens, disait la petite. J'ai fait un stage en maison de repos : on n'a le temps de rien faire, un chef au-dessus de nous toute la journée, les vieilles personnes ont l'air éteintes, c'est elles

qui doivent s'adapter à tout : les lieux, les horaires… J'aime mieux le domicile. On est là pour eux. Maintenant, si c'est toujours nettoyer… »

« Tu nettoieras beaucoup, lui a répondu Hammadi. Faut pas te mentir. Mais ce n'est pas la tâche qui importe, c'est pourquoi et comment tu le fais. Et puis, c'est à toi d'observer les besoins et de proposer. Il paraît que moi, je lave très bien les cheveux, hein Madame Irène ? Eh bien, si je ne lui avais pas proposé, je ne suis pas certain qu'elle l'aurait demandé. Pourtant, figure-toi que Madame Irène était aide familiale. »

« Soit on ne sait pas », dis-je. Puis, avec un sourire : « Soit on n'ose pas demander. »

« Ma devise : Osez, respectez, négociez ! On ne le dira jamais assez », reprit-il avec un ton très didactique. Il me faisait rire, Hammadi, mais ce n'était pas le moment de le couper dans son élan. « Ne serait-ce pas le moment d'oser proposer un café ? »

La jeune fille se leva, prête à le préparer.

« Madame Irène n'en prend jamais à cette heure-ci », l'interrompit-il.

Elle s'arrêta, interdite.

« Par contre, moi… reprit-il, souriant. C'est une déformation professionnelle. Je n'aimais pas mais à force d'en boire, j'y ai pris goût ! Bref. Que fait-on ? »

La petite voulait bien faire : « On propose ? »

« On n'impose jamais. On négocie toujours, répondit-il, satisfait. La limite n'est pas toujours claire, alors il faut répéter aux bénéficiaires qu'ils peuvent toujours dire non, et leur laisser la possibilité de changer d'avis. Un exemple : depuis qu'elle se met à regarder des films, le soir, Madame Irène prend parfois un café à cinq heures… »

« Un petit café, maintenant, Madame Irène ? », demanda la jeune fille en rougissant.

« Volontiers ! »

La jeune fille s'occupa du café alors qu'Hammadi faisait le tour des plantes, un arrosoir dans une main, un torchon dans l'autre. « Madame

Irène aime que les choses soient faites dans les règles, dit-il, en essuyant une goutte imaginaire sur le sol, l'œil malicieux. Première leçon : on n'est pas là pour juger les bénéficiaires. Attention : je n'accepterais pas, par exemple, de re-nettoyer la même étagère tous les jours », ajouta-t-il en montrant la vitrine où s'alignaient de petits souvenirs. Il s'assit face à sa tasse fumante. « Par contre, j'ai envie de la lui nettoyer, son étagère à Madame Irène, rien que pour son regard, quand ça brille. Alors, on a décidé de la faire toutes les semaines. Question de limites. Tu es en train d'apprendre les tiennes. » Il but en fermant les yeux.

« Ça doit aider, d'être un peu maniaque, quand on est aide familiale », me dit alors la jeune fille.

« Aimer nettoyer et savoir le faire, reprit Hammadi avant que je n'aie eu le temps d'ouvrir la bouche, n'est pas TOUJOURS une qualité. » Il se ménagea une petite pause. Je ne sais s'il était un bon professeur, mais il aurait pu réussir comme comédien. « Parce qu'on a tendance à devenir une Marie frotte frotte, expliqua-t-il. Attention, je n'ai rien contre les techniciennes de surface, les femmes à journée ni les aides ménagères. Seulement, aide familiale, c'est aussi autre chose ! » Il se tourna un moment vers moi : « Tous les nouveaux venus ne m'apprécient pas car je ne m'extasie jamais devant un carrelage brillant. Ce n'est pas mon affaire. Par contre, voir comment on se présente, sur quel ton on parle, comment on touche la personne, comment on met ses limites… Ça, c'est mon boulot. »

« Et ce sera un apprentissage sans fin », ai-je ajouté alors qu'elle rinçait déjà les tasses et qu'Hammadi remplissait le cahier de liaison en fredonnant.

« Allez, assez philosophé, conclut-il. Il est l'heure… »

La petite est venue trois jours de suite. C'était passionnant, et même touchant, de les voir, de les écouter, même si je ne suis pas certaine qu'elle ait tout compris. Je pense qu'il faut beaucoup de maturité pour se sentir bien dans son métier. Moi-même je n'en avais pas à mes

débuts. J'ai compensé ce manque par une espèce de foi aveugle dans ce travail, une frénésie furieuse, un désir acharné de venir à bout de n'importe quelle situation.

Peut-être parce que mes parents avaient voulu m'empêcher de l'exercer ?

La dernière visite de Hammadi

Le 15 janvier, il est arrivé à midi pile. La pluie battait son plein. Je l'attendais, très fière : j'avais marché jusqu'au seuil avec une seule béquille.

« Bonjour Madame Irène ! Quand je pense que chez nous, on ne travaille pas quand il pleut ! Mais dites donc, ça va de mieux en mieux, il me semble. »

Il accrocha au portemanteau un bel imperméable, couleur mastic, avec une ceinture et de larges passants. Lors de notre première sortie en ville, je lui avais fait une remarque sur son blouson. J'avais un peu honte de me promener à son bras et je lui avais montré un beau trench présenté dans une vitrine.

« C'est bien. Nous pourrons retourner en ville ensemble ! »

« Bientôt, vous pourrez y aller sans moi », répondit-il en se lavant les mains.

« Oh non ! Je me suis habituée à vous, maintenant. »

« Attention, Madame Irène. Il paraît qu'on ne doit pas trop s'attacher. »

Il me regardait fixement. Tout à coup, il a frappé dans ses mains : « Bon, au boulot ! »

On a préparé un stoemp aux carottes. Il régnait un drôle de silence. Je tournais et retournais mes mots dans ma bouche, ne sachant comment lui parler. J'espérais qu'il me questionne mais, pour une fois, il semblait songeur. J'ai dû me lancer : « Vous savez que l'infirmière ne viendra plus ? Et avec tout le respect que j'ai pour vous, je… Bon. Un homme pour faire ma toilette, vous comprenez, ça me dérange. »

« Cela fait partie de mon travail, Madame Irène. Vous n'êtes pas la première, et je comprends, mais rassurez-vous, personne n'a jamais eu à se plaindre de moi. Et puis, Françoise est remise. Elle va bientôt revenir. »

Il donna à manger à Petitchat, disparut dans la salle de bains, aéra ma chambre et changea les draps de mon lit. Je le suivais grâce au bruit qu'il faisait. Je l'entendais monologuer. Puis, il repartit sous la pluie : « La poste, la banque, la mutuelle : épisode paperasses ! », dit-il en enfilant son bel imperméable.

Quand il revint, je m'étais endormie sur mes mots croisés. « Un petit shampooing ? Je me sens lasse. J'y ai droit ? »

« Madame Irène, arrêtez avec ça ! On n'a pas le droit aux services d'une aide familiale. On a des besoins ! C'est tout ! »

« Oh, cette fois-ci, c'est vous qui ne comprenez plus l'humour. Et puis, quelle différence cela fait-il ? Ce ne sont que des mots… »

« Un mot ici, un tablier là, un changement d'horaire, un avertissement… oui, ce ne sont que des détails. Mais la vie n'est faite que de détails. »

Quelque chose n'allait pas, je le sentais. J'avais envie qu'il m'en parle, mais il me fit mon shampooing en silence. Quand je rouvris les yeux, son sourire n'était pas revenu.

« Je souhaiterais presque à tout le monde d'avoir BESOIN de vous », dis-je.

« Il faut en avoir besoin pour connaître notre métier. Mais n'ayez crainte, Madame Irène : tout le monde, un jour ou l'autre, a besoin de nous. A, a eu, ou aura besoin d'aide. Tout le monde ! »

« Vous aussi, Hammadi… »

« Je retournerai en Afrique. »

C'est moi qui ai perdu mon sourire :

« Vous y pensez ? »

« Je n'en sais rien. Je préférerais vieillir là, ça c'est sûr. »

Il me massait le crâne, mais son regard était là-bas.

« Chez nous, on raconte l'histoire[1] d'un jeune roi vaniteux qui a fait tuer tous les vieux de son pays. À la longue, il doit se rendre à l'évidence : sans les vieux, son royaume tourne fou et vire au chaos. Imaginons que ce ne sont pas les vieux qui disparaissent du monde, mais les aides familiales. »

Ses mains s'immobilisèrent. Je ne pouvais pas le voir mais je sentais qu'il s'était échappé dans son monde intérieur. Si je ne le rappelais pas, il ne partagerait pas. Or, j'avais pris goût à ses histoires.

« Oui, et alors ? »

« Imaginons qu'elles ont été chassées du monde parce qu'il est dirigé par un tyran. Sa devise : misons sur les jeunes, les forts, les riches, les célèbres, les en bonne santé, les capables de faire avancer la société. Un Monde qui veut réussir élimine la vermine et tourne son regard vers le haut ! »

Il prit un premier bigoudi et je refermai les yeux.

Un monde sans elles

Le despote décide de faire disparaître les aides familiales car elles permettent aux « profiteurs », comme il dit, de continuer à vivre. Et donc à coûter de l'argent, sans jamais en rapporter. Imaginons, Madame Irène, que ce dictateur convoque un jour ses conseillers.

« Aide familiale. Qui sait ce que c'est ? », leur demande-t-il. Personne ne répond.

« Pourtant, je vois qu'il y en a beaucoup, continue-t-il en feuilletant le registre du Monde. Qui, ici, a besoin d'aide dans sa famille ? Allons, répondez… Personne ? C'est bien ce que je pensais. Allons, appelez la garde. Qu'on les emmène le plus loin possible. Elles seraient encore capables d'entretenir la solidarité. Et éloignez aussi leurs proches. Ouste ! », conclut-il en se curant les dents.

Ce qui est fait.

1/ Amadou Hampâté Bâ, *Il n'y a pas de petite querelle*, Coll. Pocket, Stock, 2002.

Après avoir largement dépassé les frontières de l'État souverain, le commandant les abandonne à leur sort :

« À partir d'ici, allez où vous voulez pourvu que notre maître n'entende plus parler de vous. Jamais. »

Au-delà des frontières, c'est la désolation. Les exclus poursuivent leur route. Les femmes marchent à l'avant, les hommes portent les enfants. Ils marchent des jours, jusqu'à atteindre le rivage. Là où la terre rejoint le ciel et la mer, des collines tendent leurs mamelons et dominent les eaux profondes. De vertes vallées s'entrecroisent, où s'enlacent ruisseaux et rivières. Ils ont atteint le Bout du Monde et, surprise, il ressemble au paradis.

Ils s'installent.

Les débuts sont difficiles mais les aides familiales ont plus d'un tour dans leur sac pour répondre au destin quand il frappe dur. D'ailleurs, elles avaient rempli leurs sacs d'outils, de livres, de vaisselle, de tissus, de semences, de farine. Il y en a même qui ont emporté des poules. Parmi les hommes, il y a un menuisier, un comptable, un électricien, un instituteur. Un autre connaît la nature comme sa poche, un autre étudiait la médecine, un autre rêvait de devenir architecte, etc., etc. Ce petit monde s'y met et une cité nouvelle émerge au pied des collines. Le confort est sommaire, la nourriture est partagée en portions bien égales, mais peu importe : ici, c'est le cœur qui donne la direction à la vie. On donne et on sait recevoir, on écoute sans forcément répondre, sans chercher toujours une solution. On se respecte, on prend le temps et on instruit les enfants.

L'absence des aides familiales se fait cruellement sentir dans le Monde du chef suprême. Les logements des vieux s'encrassent, les assiettes des malades sont vides, les handicapés ne sortent plus, les relations se défont, la solitude grandit, les faibles n'ont plus d'énergie pour se battre et nombre d'entre eux meurent.

On attribue cela à un nouveau virus, le DMP (demenciapopularis), qui s'attaque au cerveau. On parle d'épidémie, et ça fait peur.

Quelques malheureux défilent dans les rues. Ils marchent en silence, à pas comptés, avec des béquilles, en chaises roulantes, les pieds nus ; les vêtements souillés, déchirés ; les yeux mornes ou fiévreux, les joues creuses, la peau luisante, le cheveu rare ou gras. « Ça sent les pauvres », disent les nantis en détournant le regard, en pressant le pas, en fermant leurs portes à triple tour. « On n'a que ce que l'on mérite », pensent certains. Le chef suprême est du même avis. Il en a d'ailleurs assez de ces cortèges lugubres. Il convoque ses conseillers : « Il faut éloigner toute cette saleté avant que… », et il déroule sur la table le plan de ses territoires qu'un grand trait divise en deux : un cercle immense, entouré d'un autre réduit à une peau de chagrin. Le premier est colorié d'or, l'autre noirci. Le Cercle d'or, qui renferme tout ce qu'il y a de plus beau : larges avenues, résidences de marbre, jardins et fontaines, boutiques, piscines, centres de soins… est réservé au dictateur, à sa cour et ses conseillers, aux gagnants de ce Monde, à tous ceux dont il a besoin pour asseoir son pouvoir. L'autre : des enfilades d'immeubles gris.

« C'est ici que ces bons à rien vivront. Il faut vite creuser une zone tampon. Il faudra montrer patte blanche (extrait bancaire, certificat médical, etc.) pour passer. Ceux qui rouspètent : en prison. Exécution ! »

Les conseillers se mettent immédiatement au travail. Le Monde se divise alors que le chef suprême se lisse les moustaches. Officiellement, c'est évidemment l'épidémie de DMP qui demande à ce qu'on mette les contaminés en quarantaine et qu'on empri… pardon, qu'on hospitalise les plus gravement atteints.

Au Bout du Monde, les aides familiales ne peuvent s'empêcher de penser à leurs ex-bénéficiaires. Elles devinent, avec justesse, le sort qu'ils endurent.

Elles instaurent le jour du souvenir. Une fois par mois, elles se rassemblent au sommet des collines pour parler de leur travail. Avant

de redescendre, elles regardent dans la direction du Monde d'où elles ont été chassées, scrutent l'intérieur des terres, tendent l'oreille. Qu'espèrent-elles ?

Quand elles reviennent de là-haut, elles sont amères. Il leur faut quelques jours pour retrouver le chemin des mots et des sentiments joyeux.

Dans le fief du dictateur, la frontière est désormais bien réelle. Des voix protestent encore mais elles ne parviennent plus à sortir du cercle noir. Certains écrivent au despote, mais il déchire leurs lettres et les jette par la fenêtre de son bureau avant de retourner aux occupations dignes de son rang.

Un jour, une lettre déchirée virevolte aux pieds d'une jeune femme. Élisabeth vient de fêter ses dix-huit ans et, pour l'occasion, son père, qui fait partie de l'entourage du chef suprême, lui a offert un appartement avec vue sur le grand parc. Intriguée par ces morceaux de papier noircis d'encre, Élisabeth les ramasse, les recolle. L'écriture est difficile à déchiffrer. « … heure est-il ? Pourquoi ne vient-on pas me lever ? Ces draps sont rêches, ils m'arrachent les coudes. Pourquoi m'a-t-on enfermée ? J'entends des gémissements à travers les murs. J'aimerais sentir le soleil sur ma vieille peau, manger un vrai repas ? Quand mon aide familiale reviendra-t-elle ? Y a-t-il quelqu'un ? Juste une parole, une caresse, un geste… Je ne suis pas malade. Juste vieille et fatiguée. Mais je pense encore, j'existe encore. » Au bas de la missive, un prénom : « Angélique ».

Hammadi, qui avait depuis longtemps fini de poser mes bigoudis, suspendit brusquement son récit : « Il est quatre heures ! », et il a filé sous la pluie battante.

Une fin

Je suis restée près de la fenêtre longtemps après que les étoiles rouges des feux arrière de sa voiture eurent disparu dans le noir. Oui, me disais-je, le Monde irait bien mal si les aides familiales disparaissaient. L'histoire d'Hammadi me trottait dans la tête.

Je trouvais que les aides familiales auraient pu disparaître de leur plein gré : elles en auraient simplement eu marre d'être dévalorisées et incomprises. Je pensais à Angélique, à Élisabeth. Je l'imaginais menue et joyeuse, avec de jolies boucles brunes. Naïve, insouciante, comme certains de ceux qui vivaient dans le Monde doré, craignant la contagion. Je l'imaginais partant à la recherche d'Angélique avec l'adresse notée au dos de l'enveloppe, passant la frontière, la trouvant recluse dans une chambre vide et sale, dans une sorte de home-ghetto, une odeur acide et âcre lui sautant au visage.

Petit à petit, sans même m'en rendre compte, je m'inventais la fin de son histoire.

Élisabeth attend le soir afin d'entrer sans se faire voir. Elle trouve Angélique, dans son lit, respirant à grand-peine. Élisabeth la questionne. La vieille dame ne se fait pas prier. Elle raconte d'un filet de voix et Élisabeth comprend que le virus n'a jamais existé que dans la propagande du dictateur. Elle promet à Angélique de l'aider avant de s'encourir, pâle et chancelante.

« Aveugle, j'ai été aveugle ! On est tous aveugles », pense-t-elle en marchant vite. Arrivée à la frontière du Cercle d'or, elle bouscule l'homme qui patiente, devant elle.

« Ça ne va pas ? », chuchote-t-il pour ne pas se faire remarquer par les gardes qui examinent ses papiers.

« Rien ne va dans ce Monde », crie-t-elle.

L'homme a un regard noir : « Taisez-vous ! Vous allez nous amener des ennuis. »

« Je m'en fous. On nous ment… Il faut le dire. »

Elle se tait quand l'officier revient et questionne l'homme : « Que faisiez-vous dans la quarantaine en pleine nuit ? »

« Ma grand-mère est mourante. La journée, je travaille… »

« Bon. Mais attention, votre contrat de travail est bientôt périmé et sans ça, je ne pourrai plus vous laisser passer. »

L'homme récupère ses papiers et s'éloigne de quelques pas. Quand Élisabeth le rattrape : « Venez chez moi. On doit parler, lui chuchote-t-il à l'oreille en l'entraînant. Je vous offre un thé. »

Elle le suit. L'homme lui parle un peu de sa grand-mère : « Elle n'en a plus que pour quelques jours. Comment est-il possible qu'on ne sache rien de ce nouveau virus… ? »

Élisabeth a confiance en ce regard chagrin. Elle lui révèle alors ce qu'elle a découvert, et il la croit.

« Une fausse information ? Tout s'explique. Je suis cameraman indépendant. Je ne peux plus aller où je veux. Plus moyen de travailler sans un contrat avec la Télé du Monde et le mien expire dans une semaine. »

« Une semaine ! Mais c'est suffisant pour que tout le monde sache… Écoutez ! Je sais ce qu'on va faire… »

Cinq jours plus tard. Un éclair brouille l'espace d'un instant tous les écrans de télévision branchés sur la chaîne du Monde. Pas de son. Juste un tas de vaisselle abandonnée dans une cuisine. Des mannes de linge sale. De la poussière qui s'accumule sur une bibliothèque. Des poubelles qui débordent. Des rideaux fermés. Puis, la main d'Angélique tendue vers les photos qui sur son mur, témoignent d'une longue vie. Le dos courbé de Madeleine, la grand-mère du cameraman. Un vieil homme assis dans son fauteuil au milieu d'un fatras de revues empilées et de bouteilles vides. Les larmes d'un jeune homme chevillé à son lit, trop faible pour se redresser. Les gestes désordonnés d'un veuf

qui ne sait plus où donner de la tête avec ses trois enfants. Le sommeil d'une femme, un bébé niché contre son sein.

Des exclus de toutes sortes ouvrent leurs portes à la caméra, livrant leur intimité au Monde entier. Après cinq minutes d'un silence insoutenable, soudain, un rire. Un grand éclat de rire, qui ressemble à un cri. Celui-là n'a trouvé que la folie pour tenir le coup. Puis, enfin, des voix humaines. Une longue supplique. Des voix, comme un chœur d'opéra, qui murmurent, susurrent, osent : « Rendez-nous nos ailes. Notre dignité. Notre liberté. Notre santé. Arrêtez de nous mentir. Rendez-nous notre vie. Rendez-nous nos sourires. Rendez-nous nos aides familiales… »

Au même instant, dans le salon luxueux du dictateur, son épouse, les mains posées sur son ventre rond de sept mois, éclate en sanglots devant la télévision. Ses yeux ne sont pas les seuls à pleurer, son sexe s'ouvre pour laisser passer les eaux. Le maître du Monde regarde, interdit, son épouse en train de…

« De l'aide ! », crie-t-il au domestique.

Trop tard. Son enfant naît, là, sur le tapis de soie bariolé. « C'est une fille !, dit une bonne. Elle ne crie pas. Il lui faut des soins. »

« Une fille ? Qu'on la sauve quand même », hurle-t-il, alors que la mère perd conscience.

« Qui a filmé ça ?, hurle le chef qui ne sait plus à qui s'en prendre. Qui a filmé ça ? »

Le chef suprême s'éponge le front au milieu de ses conseillers. À la télévision du Monde, on voit maintenant, en direct, des gens défiler sur les larges boulevards du Cercle d'or. Et ceux qui y défilent ne sont ni maigres, ni sales, ni silencieux. D'ailleurs, ils sont déjà aux portes du Palais. Les gardes ne peuvent retenir cette foule qui franchit les barrières et piétine les plates-bandes fleuries des jardins.

« Assez ! », crie le chef suprême, debout au balcon. Mais les cris de la foule masquent sa voix.

Le retour de Françoise

Brume. Je viens de passer une heure, assise, à perdre mon regard dans le dégradé gris-beige-bleu-vert qui occupe l'entièreté du grand rectangle de la fenêtre.

La vitre est sale, comme souvent, sur la digue. Ça uniformise le paysage. Surtout des jours comme aujourd'hui, quand rien ne semble bouger, pas même les aiguilles de ma montre…

Il n'y a pas de vagues. Un vent, très rasant, plisse la surface de l'eau, et la mer, en se retirant, laisse sur le sable de très longues et très fines traces ondulées. Il me semble contempler les rides de ma peau.

J'aime la côte, hors saison. Pourtant, mon chez moi commence à me manquer. Je vais bientôt rentrer. Mon récit touche à sa fin.

Le 16 janvier 2002

Françoise est revenue, les traits encore tirés, mais souriante et dévouée. J'ai peur de l'avoir vexée : je ne lui ai parlé que d'Hammadi. Je m'étais fait une telle joie : j'avais retranscrit la suite du conte. J'aurais aimé avoir son avis, et sa version à lui… Je n'ai pas osé lui demander comment allaient se partager leurs horaires, qui viendrait le plus. J'ai essayé de trier le linge à repasser avec elle. Elle n'a rien dit mais j'ai bien vu que je ne faisais que la ralentir… Alors, j'ai fermé les yeux. Les bruits du fer à vapeur me berçaient.

Le 17 janvier 2002

Je n'allais pas très bien aujourd'hui et j'ai demandé à Françoise de changer de programme. Je n'avais aucune envie de supporter le bruit de l'aspirateur. On s'est assises : elle à la table de la cuisine, aux commandes de ma machine à coudre, et moi dans mon fauteuil, avec mon tricot. Elle ressemble à l'aide familiale que j'étais : si discrète et polie. Et consciencieuse. Elle aime, m'a-t-

elle avoué, travailler seule et dans le calme. Elle me chouchoute comme je les chouchoutais, ce qui me permettait de faire les choses comme je voulais qu'elles soient faites. Elle est très indépendante et efficace. Je me reconnais dans son regard qui brille quand elle se retourne sur sa besogne terminée. J'avais le même goût du travail bien fait et de la liberté.

« Bien sûr, l'esprit d'équipe est d'autant plus important, au sein du service, m'avait-elle dit. Pour compenser cet isolement. Pour partager avec nos semblables. Pour prendre du recul et voir les résultats à plus long terme. Pour supporter aussi. Car on en voit, de la misère ou de la souffrance. »

« Vous êtes capable d'improviser, vous avez du sang-froid, vous semblez vraiment capable d'assumer. Ce métier vous va bien. »

« Pourtant, je ne l'ai pas vraiment choisi », a-t-elle répondu. D'un sourire, je l'ai invitée à parler.

«J'avais toujours travaillé à la chaîne. À quarante ans, j'ai reçu mon C4. J'ai décidé de suivre une formation et j'ai choisi aide familiale en pensant que j'aimais bien tenir mon ménage… Ça a été dur. La théorie, c'était un gros boulot. Je n'avais plus mémorisé depuis mes quatorze ans. Mais j'étais seule avec mes trois enfants, je n'avais pas le choix. On s'est bien serré la ceinture. Ce n'est pas facile tous les jours, on a mal au dos, le stress, les ulcères, parfois, on a l'impression de se faire exploiter. Il y a des places où on nettoie et quand on revient, le lendemain, on peut déjà tout recommencer. Je me demande comment font certains clients pour salir si vite. Je ne sais pas si je m'habituerai un jour. Mais j'ai un bon boulot ! »

Le 17 janvier (suite)

Dans la discussion, je lui ai demandé quand reviendrait Hammadi. Elle n'a pas pu me le dire. On a parlé de l'attachement. Elle m'a raconté qu'elle vient de perdre une « cliente ». Elle en était affectée comme si c'était sa maman.

«J'allais chez elle trois fois par semaine depuis quinze ans, m'expliqua-t-elle. Quand j'ai su qu'elle allait si mal, j'ai failli tout arrêter. Mais mon assistante sociale m'a proposé une formation en soins palliatifs. Quand je l'ai commencée, j'étais à plat. J'avais maigri. Là, j'ai compris que c'est notre regard sur les choses qui les rend belles ou moches, faciles ou difficiles. Depuis, j'ai appris à accepter mieux la mort et à profiter plus de ce qui est beau dans la vie. Ma cliente est morte il y a quelques semaines. La famille ne m'a même pas envoyé de faire-part!»

Le 17 janvier (suite)

Je lui ai fait remarquer que ça me choque de parler de client, ça ramène tout à l'argent. « Vous préférez bénéficiaire ?, m'a-t-elle répondu. Moi aussi. Mais n'est-ce pas un peu hypocrite quand on voit comment on doit être rentable, maintenant ? » Elle n'a pas tout à fait tort, mais au moins, en disant bénéficiaire, on peut espérer que cela reste un service social !

Bernadette

Avant de parler du départ d'Hammadi, je dois encore parler de Bernadette. Je m'y attarderai moins. Je l'ai peu connue, finalement. Néanmoins, il me semble important de montrer comme il est impossible de généraliser et de parler «des» aides familiales.

Le 21 janvier 2002

Bernadette ! Bernadette ? Bernadette… C'est un autre genre. Elle est jeune et ne travaille pas depuis très longtemps. Elle viendra de temps en temps «pour éviter que je ne m'attache trop à Françoise» a-t-elle dit. Ce n'est pas à elle que je vais m'attacher, ça c'est certain. En une seule fois, elle a laissé la porte de la cave ouverte et a oublié de remplir le cahier de liaison… J'ai

essayé de discuter un peu avec elle, mais elle râle sur tout : elle râlait en entrant, elle râlait en travaillant, et elle râlait en repartant.

Il est vrai que j'ai dû jouer à Tatie Danielle avec elle ! (J'avais vu le film, entre temps, et je l'avais trouvé injurieux. Le fait de m'y reconnaître dans mes mauvais jours ? Qui sait ? Je l'ai revu, depuis, et il m'a fait rire.) Bref, je devais lui en vouloir, à Bernadette, de ne pas avoir de nouvelles d'Hammadi.

Le 29 janvier 2002

Bernadette a encore bien râlé contre le système. « Suite à un accident, la gamine est dans un état végétatif. La dame, si elle ne peut pas compter sur moi, elle pète les plombs. Mais là il faudrait qu'on diminue sous prétexte qu'elle a des sous ? C'est bien une place d'aide familiale pourtant. Et elle paie. Selon ses revenus. Moi, ça me va : comme elle a déjà une femme de ménage, je ne nettoie jamais… Mais vous trouvez que ça va, vous ? Et ça : il y a une famille où on DOIT se relayer. Moi, j'y vais encore pour les gosses. Sinon, c'est la gamine de onze ans qui se tapera tout le boulot en rentrant de l'école, à la place de ses devoirs. J'essaye que les enfants puissent partir propres à l'école, avec quelque chose de bon dans leurs tartines. C'est vrai qu'on ne peut pas les obliger, les gens, mais vous trouvez que ça va, vous ? »

À l'époque, je trouvais Bernadette scandaleuse.

Elle n'avait pourtant pas tort sur le fond. Mais la manière laissait plus qu'à désirer. Et c'est important, la manière.

Le 1er février 2002

La surprise de ce matin ? Bernadette ! Je lui ai fait remarquer qu'elle avait posé la petite carpette du corridor n'importe comment et que c'était justement le fait de glisser sur cette carpette en décembre, qui avait causé ma chute et mon opération. Je tentais de lui expliquer que son boulot était aussi de

veiller à la sécurité, de prévenir… Elle a tout laissé en plan, l'aspirateur, la peau de chamois et l'escabelle, et elle est partie en claquant la porte. On est vendredi. Je vais devoir appeler Josette au secours. Ah, Bernadette !

Je pensais faire cela pour son bien. Sans doute me suis-je trompée quant à la manière, moi aussi. Je devais être « un peu lourde », comme Rémy le dit de moi.

Le lundi, c'est Marie Poppins qui est venue. Bernadette s'était plainte : je l'empêchais de travailler, je critiquais sa manière de faire, j'étais désagréable, bref, je la traitais comme une BSR ! Marie m'a traduit : Brosse-Seau-Raclette ! Je lui ai dit comment Françoise et Hammadi étaient ravis que je prépare le matériel. Bernadette, elle, voyait cela comme une insulte. Marie m'a raconté que la gamine avait choisi des études de puéricultrice. À la sortie, elle avait été projetée dans le métier d'aide familiale sans avoir elle-même eu le temps d'expérimenter, de trouver ses limites, d'apprendre à dire les choses ; le temps de vivre, un peu. « C'est une bonne aide familiale, vous savez. Mais je dois m'arranger pour la faire travailler dans des familles. Elle adore les enfants. Elle a assez de force de caractère pour cela. Et les gens âgés se plaignent qu'elle va trop vite. Je pense qu'il vaut mieux qu'elle ne vienne plus chez vous. »

Le départ de Hammadi

Une véritable journée d'été, aujourd'hui. J'ai longuement téléphoné à Rémy avec mon nouveau GSM. Je l'ai reçu ce matin par la poste. Didier et Rémy devaient venir me l'apporter dimanche dernier, pour mon anniversaire, mais ils ont eu un empêchement. Rémy avait déjà tout « configuré », comme il dit.

Il revenait du cinéma. « Le fabuleux destin d'Amélie Poulain ». Il avait a-do-ré. « C'est trop cool, faut que t'ailles le voir. » J'y suis allée.

Puis, j'ai envoyé un SMS à Rémy (cela m'a pris tout le temps du trajet retour Ostende-Le Coq, c'est-à-dire dix minutes d'attente et onze kilomètres en tram) : « Cool, Amélie ! », je lui ai écrit.

Arrivée dans le récit de ma vie à un moment douloureux, j'avais besoin d'une pause. Ce film m'a remonté le moral. Je peux continuer.

Le 4 février, quand Marie est venue me parler de Bernadette, je lui ai demandé s'il était possible qu'Hammadi revienne.

« Non. Ce n'est pas possible », a-t-elle murmuré.

« Mais pourquoi ? Je… »

« Pour l'instant, il est auprès de sa mère, au Mali… »

Elle me laissa le temps de digérer l'information avant de poursuivre : « Il n'était plus retourné au pays depuis quatre ans. Le temps d'acheter des cadeaux pour toute sa famille… »

Le 4 février 2002
Pourquoi ?
Je ne comprends pas.

Il me reste une cassette vidéo à lui. « Beignets de tomates vertes ». Je la revois de temps en temps en pensant à lui. Je n'ai pas osé dire à Marie qu'il me l'avait prêtée.

J'espère pouvoir la lui rendre, un jour.

Yvonne

Enfin. Il faut que je trouve les mots pour vous parler d'Yvonne. Je l'ai fait exprès, de garder une touche de joie, pour la fin. C'est presque une amie, Yvonne. C'EST une amie, mais il ne faut pas le dire. Je ne voudrais pas lui causer de problème. Elle vient deux heures, deux fois par semaine. Je me débrouille presque seule, maintenant, pour le quotidien. Mais j'ai perdu confiance en mes vieilles jambes. Elle vient

m'aider à ce que ma maison reste convenable. Elle sort les poubelles, nettoie par terre, met le linge à sécher, pendant que j'épluche ou que je couds.

Le 8 avril 2002

Yvonne me ramène des années en arrière. Je pense à Marcelle. Aujourd'hui, on est sorties, en ville. Seule, je n'oserais plus. Didier m'a dit : « C'est bien que tu es ma mère, car prendre une aide familiale pour aller se promener en ville, c'est scandaleux ! »
De quoi je me mêle ?

Didier me téléphone au moins deux fois par semaine. Il m'envoie des fleurs à la fête des mères, m'invite au restaurant, ne manque jamais mon anniversaire. J'ai de la chance, oui, c'est vrai. Je ne lui en veux pas d'être comme il est. Si carré. J'y suis sans doute pour quelque chose.

Cette fois-là, au téléphone, j'avais décidé de ne pas flancher. Jusqu'à ce qu'il conclue : « De toute façon, tu n'en as jamais fait qu'à ta tête ! D'ailleurs, je sais ce que tu vas dire… »
Il y eut un silence. Rare, entre Didier et moi.
Il a soupiré : « Mais qu'est-ce que tu as, maman ? Depuis ton opération, tu deviens influençable. Ce sont tes médicaments ? Tu en as parlé au docteur J. ? »
« Tant qu'on n'est pas mort, on vit ! » ai-je répondu.
Il a ri. C'est vrai que ça ressemble à une lapalissade. Et pourtant ! J'ai compris, il n'y a pas très longtemps, que vieillir ne signifie pas seulement perdre. Au contraire. On profite mieux d'une balade au bras de quelqu'un, on est plus serein quand on regarde le monde, on se fait une fête d'aller prendre un café dans une belle brasserie…
On a toujours quelque chose à apprendre, même au bord du gouffre le plus sombre, même quand la mort rôde autour de nous, jusqu'au bout.

Didier, lui, pense qu'on ne change pas. Qu'on est comme on est et que c'est le destin. Pour les vieux, d'autant plus. C'est vrai qu'ils sont nombreux à s'accrocher aux pauvres habitudes qui leur tiennent lieu de vie. J'étais comme cela, moi aussi, avant. Mon fils ne me connaît plus et en déduit que je perds la tête. À l'âge que j'ai, il est facile de croire que des personnes intéressées me tournent autour. Il s'inquiète pour sa maman.

Ma dernière nuit au Coq

Les jours allongent. J'adore. Je suis assise devant la fenêtre ouverte. Je profite de ma dernière soirée pour ioder mes poumons à fond. C'est l'heure où la plupart des gens mangent, où les familles se retrouvent.

J'écoute le doux bercement des flots, quand ils s'allongent sur le sable fin avant de mourir en écume, et de renaître.

Je viens de passer trois heures entières au grand air. J'ai parcouru toute la digue, me suis arrêtée pour savourer une croquette aux crevettes avec un quart de Gewurztraminer. En terrasse chauffée. Victor adorait ça. Puis, j'ai repris ma marche, dans l'autre sens. Sur la digue, pas de bordure à franchir, de travaux à contourner, de pavés descellés. Un vrai plaisir !

Arrivée à l'hôtel, je me suis installée dans le tout dernier rayon du soleil. J'ai téléphoné à Denise avec mon nouveau jouet. Je n'ai pas encore compris comment utiliser le répertoire interne : j'ai dû chercher dans mon carnet. Rien ne vaut le papier, quand même ! Denise se remet doucement, mais très bien de son opération. Elle est fatiguée. On a un peu papoté. Mireille a encore rechuté. Heureusement que Sophie veille.

Une fois raccroché (je me suis encore trompée de bouton !), j'ai senti que Villers, Petitchat, Yvonne… bref, ma petite routine commen-

çait à me manquer. J'aime de moins en moins m'éloigner longtemps de mon nid. Mon moral vacillait. Alors, j'ai craqué : avec mon traditionnel capuccino décaféiné du soir, je me suis offert une crêpe caramélisée. On ne vit qu'une fois.

Maintenant, la lune me regarde. Je la salue bien et je me glisse sous les draps, fenêtre ouverte. Il y a un courant d'air un peu frisquet, mais je veux profiter de ma dernière nuit à la mer. Mes jambes sont lourdes, mais absolument pas douloureuses, au contraire. J'adore cette sensation de fatigue physique. Je ne l'avais plus ressentie de telle manière depuis très longtemps. Cela va m'aider à m'endormir. Je suis un peu nerveuse depuis ce matin. Demain, je reprends le train. Josette viendra me chercher à la gare. Et mercredi, c'est-à-dire dans trois jours, à dix heures, je suis attendue par les élèves de 5e et 6e professionnelle d'une école de Wavre, option « Auxiliaire Familiale et Sanitaire ». Ils ont déjà effectué quelques stages, en home. Marie m'a demandé d'aller témoigner, car ils connaissent moins le métier d'aide familiale à domicile.

Moi, comme une prof, qui l'eut cru ? Quelle responsabilité ! Que vais-je faire ? Les mettre en garde ? Les rassurer ?

Fatiguée mais pas envie de dormir.

La télévison passe « Joséphine ange gardien ». Je leur demanderai s'ils l'ont vu, aux petits étudiants. Et on parlera aussi d'Amélie Poulain. Elles auraient fait de bonnes aides familiales, non ?

« Allez ! Cool, Mamy ! Ça va aller, t'es cap ! », comme dirait Rémy. Je vais me contenter de leur raconter mon histoire, à ces petits étudiants. L'idée n'est pas de penser à leur place ni de leur apporter des réponses toutes faites ni de remplacer les clichés existants par d'autres. Mais de les aider à se poser les bonnes questions, à se faire leur propre opinion, en connaissance de cause. En fait, une aide familiale c'est un peu comme un prof qui donnerait un cours pratique de « mieux vivre », non ?

Je crois que j'ai trouvé le ton.

Je vais commencer par: « Il y a un an j'ai eu des problèmes de santé. Du jour au lendemain, c'est quelqu'un d'autre qui devait tout faire pour moi… Croyez-moi ou pas: ancienne aide familiale moi-même, je n'en voulais pas chez moi! Pensez toujours que ce que vous allez faire répond à un besoin du bénéficiaire, cela vous aidera dans les tâches difficiles, mais souvenez-vous aussi que votre simple présence lui rappelle qu'il ne peut pas ou ne peut plus le faire lui-même. Vous permettez à des personnes âgées de rester chez elles, mais vous vous immiscez dans leur intimité. Il faut se faire tout petit et sentir: c'est notre métier de nous adapter. Sachez qu'offrir est plus facile, parfois, que recevoir. Et puis, sachez aussi que certains jours, vous aurez vos propres difficultés. Mais vous verrez, les surmonter fait avancer. »

Une lettre du Mali

Je retrouve avec plaisir mon jardinet et son odeur de muguet. Bien installée sur mon carré de pelouse, je tricote une veste en angora. C'est pour Josette, qui va bientôt rentrer du supermarché.

Le facteur s'approche, tout sourire: « Bonjour, Madame. Alors ce séjour à la mer? Vivifiant, on dirait? » Il me tend mon courrier. « Euh… Si vous ne gardez pas le timbre, je… »

Le timbre?

Une lettre d'Hammadi!

Madame Irène,

J'ai eu peur, je vous demande de bien vouloir m'excuser de vous avoir lâchée mais j'ai eu peur. Quand j'étais chez vous, j'oubliais, mais j'ai vu trop de choses qui ne me plaisaient pas du tout. Je me croyais fort, pourtant le stress occidental m'a rattrapé.

J'ai vu des gens croire que ça – « ça » : c'est-à-dire moi, Madame Irène, l'aide familial, et elles toutes, et vous aussi – que ça leur était dû et que, eux, n'avaient pas de devoirs. J'ai entendu les colères de ceux pour qui c'est toujours la faute des autres et je n'ai plus eu envie de les aider.

J'en ai eu marre, Madame Irène, de certaines collègues : celles qui ont honte, celles qui veulent toujours que ça aille plus vite, celles qui tornadent blanche parce que c'est moins lourd que d'écouter et qui disent que « parler c'est ne rien faire », celles dont le moteur est la peur de vieillir, pas l'amour des gens, celles qui passent à leurs propres yeux pour des moins que rien. Faites le compte de tous les métiers qu'on fait : cuisinier, chauffeur, coiffeur, repasseur, secrétaire, coursier, porteur, accompagnateur… Au moins cinquante ! De vrais MacGyver.

J'ai eu envie de leur crier fort de faire eux-mêmes ce qu'ils attendent des autres : de l'auto-promotion. Car seules leurs jambes fatiguées, leurs mains abîmées, leurs dos douloureux savent ce que c'est.
Qu'on le dise, comme les stars le disent chez vous de leur shampooing : « Parce que je le vaux bien ! »

J'ai découvert que dans certains services, les travailleurs sociaux ne se connaissent pas, se volent certaines tâches pour se jeter les autres à la figure, pas de réunions, d'espaces de parole mais de la concurrence et de la vitesse.

Je me suis battu pour continuer à travailler bien, car c'est notre seule reconnaissance possible, et j'ai demandé à ce qu'on nous ouvre une place en réunions de coordination dans TOUS les services, car on y a notre place : on vit avec les gens, nous, on prend le temps.

Et le temps. Justement !
J'ai voulu interpeller les politiques en leur demandant quels résultats ils escomptaient : ils veulent nous mettre en concurrence avec des sous-sous-statuts sans formation, leurs quotas excluent des bénéficiaires pour une question de centime… Mais aucun journal n'a diffusé ma carte blanche.

Et puis, ON a pensé que j'avais volé, chez un bénéficiaire. Et ON a trouvé que j'étais un peu trop proche de mes bénéficiaires. J'ai eu à me justifier. Puis, malgré tout cela, j'ai pris sur moi d'aller voir une de mes Mamys à l'hôpital. Opérée, seule, déprimée, j'étais comme sa seule famille ! J'ai insisté. Je n'ai pas pu la voir.

J'ai décidé d'arrêter quand j'ai cru qu'il fallait que j'accepte de devenir insensible.

Marie a essayé de me retenir, a regonflé mon cœur qui avait si peur… Mais si j'étais resté, je pense que j'aurais fini par faire une faute.

Que va-t-il se passer si on limite encore notre temps ? On ne pourra plus parler. Plus parler, Madame Irène. La parole, dit ma mère, est un des meilleurs remèdes. Elle agit contre tous les maux, peu d'effets secondaires négatifs, pas de date de péremption, pas de risque, si ce n'est l'accoutumance.

Madame Irène, je suis revenu aux sources de ma vie pour me remettre en phase avec ma conscience et si je vous écris aujourd'hui, c'est que je pense que je suis en train d'y arriver.

J'ai tant songé, assis sous l'acacia. J'ai dû raconter « ma vie de là-bas » une fois, deux fois, trois fois… Et tous la racontent aux autres. Un effet boule-de-neige en plein Mali, Madame Irène.

Peut-être vais-je revenir. Cela dépendra. De tant de choses. À vous je peux le dire, vous comprendrez ça, hein Madame Irène ? Je suis parti un peu dégoûté, c'est vrai. Mais vous me manquez tant, mes bénéficiaires, loin loin là au Nord. Les couleurs de votre ciel me manquent aussi, le crachin du matin, tout ce qui m'ennuyait chez vous au début. Et vos « épluches-patates » de barbares, vos photos collées au mur.

« Vos aides familiales, j'ai envie de crier ce sont vos héros ! Vous devriez les décorer comme les Pompiers de New York, les admirer comme les médecins d'*Urgences*. ».

Aide familial, ça aide à se sentir vivre. Utile. On le sait déjà. Mais alors : pour sortir de sa timidité et pour s'intégrer dans une autre culture : il n'y a pas mieux !

Je reviendrai, bientôt.

Il faut que je travaille encore un peu sur mes limites. Il faut que je laisse ma mère profiter de son fils. Et sans doute reprendrai-je le métier… Je ne peux oublier Gaston, les Ducret, Madame Thomas, les petits Valère, le couple Brocard, Monsieur Lecloux, et tous les autres.

En tout cas, on se reverra.

Hammadi.

Sur un autre feuillet, il avait, d'une belle écriture bleue, écrit le conte. Je l'ai tant lu, que je le connais par cœur.

Le 29 mai 2002

«… Et donc, d'après vous, que se passe-t-il dans le Monde lorsque le chef suprême a eut rejeté toutes les aides familiales?», ai-je demandé aux étudiants avant de les quitter.

Il y eut un silence, suivi de rires un peu gênés. Une jeune fille leva la main: «Moi, j'imaginais que le chef du Monde demandait aux aides familiales de revenir. Mais elles ne sont pas si naïves. Elles négocient leur retour. Elles font une charte. Et comme ces femmes ont du cœur, elles négocient des avancées pour leurs conditions de travail, mais aussi pour tout le Monde.»

Un autre surenchérit: «Non, les aides familiales reviennent, mais elles volent la place du roi, des ministres et de tous les bureaucrates. Elles se tournent les pouces dans un bureau…»

«Ça c'est too much! Il faut rester juste!, répondit la première. D'accord, elles échangent leur boulot avec le roi et les ministres pour qu'ils sachent ce que c'est. Mais alors, elles doivent jouer le jeu! Elles trouvaient qu'ils gouvernaient mal, ben qu'elles s'y essayent, on verra…»

«Fastoche!» l'interrompit une voix aigrelette

«Sauf que si elles ne sont pas faites pour diriger le Monde… reprit la jeune fille. Le but n'est pas de refaire aussi mal que ceux qu'on vient de chasser. Dans la vie, on a besoin de tout le monde. Chacun doit pouvoir trouver sa place. Le but n'est pas de dire qu'être aide familiale c'est bien et être ministre, c'est nul! Les uns doivent écouter les autres et les respecter, il faut que chacun développe les compétences utiles là où il est…»

«Elles n'ont qu'à devenir les conseillers des ministres, alors…» entendis-je. Ils s'y croyaient, les gosses. Ils y étaient, dans ce Monde.

«Non, elles ne reviennent pas! Le chef du Monde doit se taper tout notre boulot et le stress, le manque de reconnaissance. Tout!» osa quelqu'un.

La salle commençait à s'agiter. Le professeur se retourna vers moi pour que je conclue. «Toutes ces fins sont possibles, en effet, dis-je, émue. Voici celle d'Hammadi: les aides familiales permettent à ceux qui le désirent de les rejoindre au Pays des cent collines, laissant le Cercle d'or à son chef et à tous ceux qui l'acceptent tel qu'il est. Ils n'auront qu'à se débrouiller sans elles.»

Silence attentif, qu'interrompt la voix aigrelette:
«Et la vôtre, Madame Irène, de fin? On peut la connaître?»

«Ma fin préférée est paradoxale, répondis-je. La vraie révolution que réussiraient nos héroïnes serait de créer au bout du Bout du Monde un lieu où jamais on n'aurait eu besoin d'inventer cette profession…»

Un cri spontané jaillit du premier rang:
«Wouawh! Jamais j'avais réfléchi comme ça à mon métier!»

Liste des participants au livre / à la campagne

1/ RÉGION WALLONNE

Direction Générale de l'action sociale et de la santé
Division du troisième âge et de la famille
Avenue Gouverneur Bovesse, 100
5100 Jambes
Tél. : 081/32.72.11
Fax : 081/32.74.74
Site : www.wallonie.be

2/ FONDS SOCIAL POUR LES AIDES FAMILIALES ET AIDES SENIORS

Quai du Commerce, 48
1000 Bruxelles
Tél. : 02/227.22.40
Fax : 02/227.59.79
E-Mail : anne.gadisseur@apefasbl.org
Site : www.lesaidesfamiliales.be

FÉDÉRATIONS D'EMPLOYEURS

1/ F.E.S.A.D. (Fédération des Employeurs de Services d'Aide à Domicile)
Chaussée de Liège, 103
5100 Jambes
Tél. : 081/31.27.26
Fax : 081.31.27.81
E-Mail : fesad@win.be

2/ F.A.S.D. (Fédération des Services d'Aide et Soins à Domicile)
Avenue A. Lacomblé, 69 / 71 boîte 7
1040 Bruxelles
Tél. : 02/735.24.24
Fax : 02/735.85.86
E-Mail : secretariat@fasd.be

3/ F.C.S.D. (Fédération des Centrales de Services à Domicile)
Place Saint Jean, 1
1000 Bruxelles
Tél. : 02/515.02.08
Fax : 02/511.91.30
E-Mail : csd@mutsoc.be
Site: www.fcsd.be

4/ F.S.B. (Fédération des Services Bruxellois d'Aides à Domicile)
Rue de Linthout, 125
1200 Bruxelles
Tél. : 02/735.07.35
Fax : 02/732.76.54
E-Mail : asb.secretariat@skynet.be

ORGANISATIONS SYNDICALES

1/ F.G.T.B. (Centrale Alimentation - Horeca - Services)

Rue des Alexiens 18
1000 Bruxelles
Tél : 02/512.97.00
Fax : 02/512.53.68
E-Mail : horval@horval.be
Site : www.horval.be

2/ F.G.T.B. - S.E.T.ca

Rue Haute 42
1000 Bruxelles
Tél. : 02/512.52.50
Fax : 02/511.05.08
E-Mail : federal@setca-fgtb.be
Site : www.setca.org

3/ C.N.E.

Rue du Page 69 / 75
1050 Bruxelles
Tél. : 02/538.91.44
Fax : 02/538.58.39
E-Mail : albert.carton@acv-csc.be
Site: www.cne-gnc.be

4/ C.G.S.L.B.

Boulevard poincarré 72 / 74
1070 Bruxelles
Tél. : 02/558.51.73
Fax : 02/558.51.61
E-Mail : eric.dubois@cgslb.be

Bibliographie

- *Aide familiale pour qui, pour quoi ? Les services d'aide familiale en Communauté Française*, ministère des Affaires Sociales de la Communauté Française, 1991.
- *Home sweet home*, Jérôme de Henau, Danièle Meulders et Émilie Zadunayski, Éditions du Dulbea asbl, 2003.
- *L'aide à domicile : un défi permanent – L'ADMR, 50 ans de présence en milieu rural,* Éditions Luc Pire, 2001.
- *Le droit à l'aide chez soi*, coordonné par Dominique Blondeel et Gérard Magnette, Éditions Luc Pire, 2003.
- *Les soins à domicile*, Agnès Schiffino et Gérard Lemaire, EVO Santé, 1991.
- *Les soins à domicile - Images et paroles*, Agnès Schiffino et Gérard Lemaire, Éditions Vista 2003.
- *Contact. La revue de l'aide et des soins à domicile*, revue trimestrielle, FASD.

Auteur	Titre	Éditeur	Date	Pages
Chapellier Jean-Louis; Jean-Pierre Pourtois (sous la direction de)	Approche du métier de l'aide familiale	Étude commanditée par le Ministre régional wallon de l'Action sociale, du Logement et de la Santé.	1998	10
Davagle M.	L'accès à la profession de l'aide familiale	Fédération d'employeurs de services d'aide à domicile (FESAD)	avril 2000	9
Gounouf Marie-France	Regards et représentation de la personne aidée	Étude réalisée pour le Centre de Recherche et d'Information sur la Démocratie et l'Autonomie	octobre	1998

À lire dans la collection Voix d'accès

Le droit à l'aide chez soi / Dominique Blondeel & Gérard Magnette
Le pari de l'éducation / Denis Grimberghs, Dominique De Fraene, Thierry Moreau
Le défi de la participation / Françoise Mulkay
Assistant de police : quel rôle ? / Marie-Paule Horlin Defoin
Itinéraire d'une rencontre / coordonné par Viviane Buekenhout & Yves Kayaert
Réinventer le prêtre ? / Anne Fachinat
Adolescents difficiles… adolescents en difficulté / coordonné par Réjane Peigny

À lire dans la collection Voix personnelles

L'enfant du 20e convoi / Simon Gronowski
Et l'homme créa l'enfer / Hélène Bart-Lukas
Allende, franc-maçon / Juan Gonzalo Rocha
La fugue à Bruxelles – *Proscrits, exilés, réfugiés et autres voyageurs* / René Maurice

À lire dans la collection belles voix

Au chant du coq / collectif, à l'initiative de J.-C. Van Cauwenberghe
L'âge d'or de l'horlogerie liégeoise / Ann Chevalier
Elvis Pompilio – *Contrastes et créations* / Laurence Wauters
Les scoops de Simenon / Lily Portugaels & Frédéric Van Vlodorp
Claude Strebelle – *Rêves et art de construire* / Michel Hubin
Visages du cinéma européen / coordonné par Fabian Maray